



Le courrier

N° 4

Octobre 2012

Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne

www.cartels-constituants.fr

*Association membre de l'Inter Associatif Européen de Psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne*

Siège social : 80, rue de Ménilmontant 75020 Paris- tél. et fax : 01 42 54 39 84

Sommaire

Informations institutionnelles

Compte-rendu de l'assemblée générale des 16 et 17 juin 2012, Christophe Amestoy et Agnès Beaulieu.	3
Rendez-vous	9
Invitations	10

Rencontres entre le Cercle Freudien, le Mouvement du Coût Freudien, l'Insu et les CCAF

La haine de la parole ?, Luc Diaz	11
De quelle haine la psychanalyse est-elle le nom ? Albert Maître	16
(Se) (re-)tenir (par) les deux bouts : tâche désespérée, et pour autant, nécessaire... Luc Diaz	19

Au revoir Henri Bauchau, Claire Colombier 29

Parutions : « <i>Le livre des poupées qui parlent,</i> et « <i>Comment devient-on psychanalyste ?</i> » de Jacques Nassif	30
<i>Ne me cherchez pas,</i> de Jean Philippe Kempf	32

Exposition de Martine Delaplace : La famille toute une histoire !
présentée par Claire Colombier 33

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse 34
Compte rendu de la coordination des 15 et 16 septembre 2012, Albert Maître

Convergencia	
Compte rendu du CLG juin 2012, Frédéric de Rivoyre et M. Skierkowski	35
Compte-rendu de la réunion du CLF du 2 octobre 2012,	38

Bloc-notes	39
Annuaire	40
Agenda	45

Compte rendu de l'Assemblée Générale Des 16 et 17 juin 2012

Samedi matin : Discussion à propos du texte de présentation du colloque « Le prix de la parole ».

Christophe Amestoy

Albert Maître : la manière dont la souffrance se manifeste aujourd'hui, à savoir comme une identification à l'objet symptôme, ne prête pas à se tourner vers la psychanalyse.

Nous devons faire attention nous-mêmes au fait que la psychanalyse ne se mette pas à participer à cette mise en place.

Costas Ladas : l'idée d'Albert qui proposerait une offre pour créer une autre demande ..., c'est se fourrer le doigt dans l'œil.

Le prix de la parole : le prix financier ? Ou un autre prix beaucoup plus lourd que financier ?

Serge Vallon : l'offre et la demande, c'est une formule de Lacan ? L'offre crée la demande... L'ambiguïté fait réfléchir.

Albert Maître : Pour Freud c'est la même chose par rapport à l'hystérie. C'est un autre discours par rapport au symptôme qui permet l'existence de la psychanalyse.

Michèle Skierkowski: Il ya une offre ; cela ne me gêne pas. C'est une autre écoute dans une autre position différente. On n'est pas dans une position de réponses...

J-P Holtzer /Luc Diaz : Le prix de la Parole, c'est la Parole qui n'a pas de prix.

Delphine De Roux : nous avons repris un autre chemin à la faveur de l'intitulé « le prix de la parole » ; l'offre de parler, l'offre de parole. Qu'est-ce que c'est que parler ? Ce n'est pas transmettre seulement une information. Cela pose la question du lieu pour parler. On a terminé sur « Twiter », est-ce parler ?

Michèle Skierkowski: Un analysant parle mais pas sans analyste.

Delphine De Roux : Par la parole il ya une mise en route de représentation

Fabienne Bert: Dans l'écriture publique cela peut aussi témoigner d'un vrai travail

Michel Didierlaurent: le cadre analytique préserve quelque chose de l'intime à la différence de la télé-média qui est exhibitionniste. Un sujet naît de l'intimité. Tout est-il dicible comme l'impression nous en est donnée aujourd'hui ?

Albert Maître : Il y a une spécificité de l'offre de la psychanalyse en rapport avec la question de l'intime qui la différencie de la psychothérapie ou de la confession. La psychanalyse préserve la notion d'équivoque. Par exemple, à propos de la culpabilité. Quand les bien pensants disent : tu n'étais pas coupable, cela sous-entend qu'elle l'est ou qu'elle l'a été.

Serge Vallon : La psychanalyse laisse place à la responsabilité inconsciente. Avec l'effondrement du religieux cela pose de plus en plus de problèmes. C'était plus simple avant quand Dieu pouvait être le méchant. La psychanalyse ne produit pas la vérité mais plutôt une autre formulation momentanément apaisante.

Prenez la parole et partagez la et admettez qu'elle vous partage, qu'elle vous divise.

Michèle Skierkowski: Le problème c'est le discours social qui s'est saisi du « discours de l'analyse » à propos du tout dire qui devient dans le social de l'exhibitionnisme.

Delphine De Roux : Il ya une différence avec la psychanalyse qui fait que la sexualité, la haine peuvent se parler mais « dans un lieu privé » comme Lucia nous en parle dans son texte.

Lucia Ibanez-Marquez: Il ya une tendance à l'ingérence de l'institutionnel dans le privé. Le lieu de l'analyse on peut y accueillir la répétition, la question de l'équivoque donc un lieu où l'on peut revenir sur son dire.

Albert Maître : Il y a une tendance chez le psychanalyste à ce qu'il y ait la constitution d'un récit. Cela va donner un sens, un soutien du sujet. Mais justement nous, nous soutenons que tout ne peut pas se dire. En référence à Foucault « le sujet est produit par ce qui a été dit ».

Eric Didier : parole secrète, parole privée, cela produit de l'énigme. Un jour par rapport à la phrase « mon petit doigt me l'a dit », l'enfant sait que ce n'est pas vrai et il advient de l'intime. L'enfant sort du côté paranoïaque de cette parole. La mère, l'autre est donc barrée. Par rapport à la question de l'amour on devrait questionner cet amour dans l'analyse. Dans l'analyse une certaine forme d'amour peut aboutir à une séparation légère (un peu comme avec la sagesse orientale par rapport à l'amour). Il y a une parole adressée bien au-delà de l'analyste, cela dépasse ; c'est une parole adressée à l'humanité.

Jacques Nassif : surtout quand il ya de l'injuste, de l'injustice.

Serge Vallon : il n'y a de parole vraie que si il y a un certain type de destinataire... mais il s'agit tout de même d'un sujet supposé savoir. Je ne suis pas complètement d'accord avec ce qui a été dit à propos du « mon petit doigt m'a dit ».

Luc Diaz : à propos du voile de l'oubli, du corps, de ce corps qui est apparu derrière cet oubli. Quand on oublie la biographie par exemple on se permet d'entendre autre chose, une certaine création.

Michel Didierlaurent: Le sujet est parlé avant d'être parlant dixit Serge Vallon. Avec un sujet psychotique il n'est un sujet que parlé. J'ai le souvenir d'une personne qui est passée par le fait d'être parlée et qui désormais parvient à parler à ses voix. Parler à Saint-Pierre, poser des questions d'enfant : pourquoi Jésus a-t-il un pagne ? La parole a des effets dans le temps, à rebours, à la différence de ce qui est proposé dans le social aujourd'hui.

Jacques Nassif : Il s'agit de dénoncer l'idée de ce temps quantifiable. C'est justement pour cette raison qu'il y a une fin. L'institution est pérenne, le sujet est mortel.

Lucia Ibanez Marquez: Il y a dans la plaquette, une insistance, un surlignage du féminin ? Comment cela vient ? Je le perçois comme un forçage dans l'écriture. Cela fait du « il » et du « elle » et on n'est pas dans le féminin.

Est-ce que la parité parle du féminin ? Il y a du « il » et du « elle » qui fait disparaître le féminin. Cela laisse penser que le colloque va en traiter.

Michèle Skierkowski: Le forçage du côté du genre fait poser la question.

Albert Maître : le féminin c'est de l'ordre c'est de l'ordre du féminin. L'association propose l'idée du temps non pré-déterminé.

J-Pierre Holtzer: Inscrire le féminin dans un continu-homme.

Serge Vallon : traiter de la question du temps c'est très compliqué car il s'agit pour nous du temps de la subjectivation.

Luc Diaz : on a parlé de suspension, de suspens. Comment peut-on suspendre le féminin, le masculin ?

Jacques Nassif : A propos du texte pour le colloque un mot m'a choqué : « L'éradication ». Peut-on éradiquer la psychanalyse ?

Albert Maître : dans le « livre noir » on parle d'éradiquer la psychanalyse.

Eric Didier : Si l'on prend la langue de l'ennemi on est perdu. Faire circuler ce signifiant c'est comme une dénégaration.

Jacques Nassif : On peut traiter les mauvaises herbes par l'éradication, par les pesticides qui polluent notre terre. Les mauvaises herbes ont leur place et une raison d'exister.

Eric Didier : le problème c'est que l'on se fait avoir par ceux qui produisent un discours de haine. Il ne faut pas se situer dans un espace de dialogue avec eux car ils veulent nous faire disparaître. Même dans l'institutionnel nous devons produire du décalage.

Costas Ladas: On n'a pas à répondre.

Serge Vallon : peut-on aller vers ce colloque avec des affirmations positives : Le prix de la parole c'est le temps, c'est le sujet, c'est la paix, c'est l'amour ... Attention à la belle âme...

Jeanine Martin : Peut-être que le temps du cynisme se termine.

Eric Didier : prenons la mesure que le bureau produit aussi du Symptôme. On peut être abolis par les discours de haine. Si on dialectise avec le pouvoir on se perd, on perd le possible d'un autre discours.

Agnès Beaulieu: attention quand même car dans les cures cela apparaît, les patients arrivent avec...

Eric Didier : Que fait l'analyste avec ses analysants qui parlent de ce dont ils souffrent au travail, qui ne disent pas non... Ils continuent de travailler. Ils

n'ont jamais pu dire non à leurs mères, à leurs pères.

Jacques Nassif : L'analyste se tait ! Le pris du silence, ni dire oui ni dire non.

Compte-rendu du samedi après-midi :

Présentation par Jacques Nassif d'un projet « d'enseignement » et discussion

Le site des CCAF : propositions de modification

I-AEP : A propos des nouveaux statuts de l'I-AEP

Convergencia et le prochain congrès à Porto Alegre

Agnès Beaulieu

Présentation par Jacques Nassif d'un projet « d'enseignement » et discussion.

Jacques Nassif vient nous demander quelque chose. Jamais il n'a présenté un devis pour une demande de subvention.

L'émotion qu'il en ressent lui a même provoqué un rêve qu'il nous raconte : Il fait la queue dans sa voiture à une pompe à essence. Mais il y a beaucoup de voitures en désordre et dans tous les sens. Il y a partout des nids de poule et des flaques d'eau. Il s'agit d'une station de frontière à la montagne, sans doute dans les Pyrénées. L'essence serait-elle moins chère en ce drôle de lieu ? Une palissade écartable, comme sur les sentiers de randonnées en montagne, là où il y a des troupeaux en transhumance, permet de passer éventuellement, avec armes et bagages, de l'autre côté, vers l'autre pays. Tel est à peu près le contenu manifeste du rêve dont il nous a amorcés l'interprétation, en fonction de la demande qu'il nous fait.

Il s'agit de réaliser, grâce aux Cartels, un projet qui n'a jamais été, jusqu'ici, ni possible, ni envisagé. Jacques évoque son avenir : encore sept ans de psychanalyse, puis il passera la main.

Un domaine a été acheté sur internet. Seulement un nom pour permettre de mettre en place ce dont il s'agira : *motdesprit.com*. C'est un domaine libre.

Il s'agit de sortir d'une impasse. L'impasse où se trouve la psychanalyse institutionnelle en France actuellement. Les associations et les analystes, en ordre dispersé, se disputent.

Il y a des jeunes. Jacques définit notre tâche comme savoir attirer, puis garder, puis promouvoir leurs talents.

Pour ce qui est du savoir clinique, il n'y en a pas sans psychanalystes. On peut évoquer, à la rigueur, la « clinique du transfert ». Mais pas de transfert si

n'est pas prise en compte la résistance du psychanalyste.

La pomme de discorde entre les associations, c'est la question : « comment on devient psychanalyste ? » C'est en termes de part de marché que se pose cette question.

La question est : comment est fondée la pérennité du lien analytique ?

Des associations se créent. Là, ici. Des scissions s'opèrent. Les psychanalystes travaillent.

En Province, les psychanalystes travaillent ensemble.

Les jeunes analystes apprennent le maniement du transfert, mais sans faire le moindre lien avec l'aspect politique, économique et social.

La tradition freudienne et lacanienne se maintient pour conserver une orthodoxie théorique.

Mais l'Institut, comme l'APF, enseignent Lacan. Les analysants savent, eux, qu'une « orthopraxie » (un terme qu'il emprunte au livre sur la non-excommunication de J. Lacan d'Yvon Attal) est maintenue et qu'elle permet de ramener éventuellement un psychanalyste dans son fauteuil.

Car s'y maintenir n'est pas facile. Sur quoi se fonde ce sentiment d'être devenu psychanalyste ou de l'être resté ?

Il y a un savoir-faire pratique.

Jacques Nassif propose un enseignement pour devenir et rester psychanalyste. Sans label, ni la moindre velléité de garantir avec un titre. La règle fondamentale comme unique institution, mais aussi les enseignements à tirer du couple formé avec un psychanalyste.

A Barcelone, Jacques Nassif a fait partie d'une association, aujourd'hui dissoute, qui s'appelait « Invention psychanalytique ». Ce nom supposait qu'on se rende à même d'inventer une théorie toujours nouvelle dans chaque analyse.

Jacques Nassif a pu constater au long des années à quel point le nom même a permis le refoulement de l'invention et le maintien de l'orthodoxie.

Un domaine a été réservé sur internet : L'enseignement qui serait prodigué s'inspirerait donc de l'ouvrage de Freud « *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient* », titre qu'il faudrait rebaptiser : *et ses rapports avec la psychanalyse*.

L'Esprit, au sens de celui qui vient aux filles, et ses rapports avec comment on devient psychanalyste.

L'Inconscient est aussi à soutenir par un « nous », par l'invocation de cette « *dritte person* », ce tiers indispensable pour colporter le mot d'esprit.

La structure ici proposée est tout autre que celle des associations psychanalytiques qui empêchent la transmission de ce Witz :

Elle aura à cœur de ne pas laisser les psychanalystes entre eux, mais de leur adjoindre des travailleurs du réel, capables de monter des scènes avec des corps, des voix : danseurs, peintres, musiciens, etc.

Elle ne laissera pas les psychanalystes dans une seule langue, mais introduira le dépaysement, avec un inter associatif où on parlera de la pratique. Les analysants parleront à d'autres analysants pour fustiger les conformismes.

Transmettre n'est pas reproduire.

Le programme serait d'organiser 8 samedis par an, où il y aurait à chaque fois 4 psychanalystes par journée, avec en plus, des artistes invités.

Les recettes seront :

20€ pour les analysants en fin d'analyse cherchant un lien, un lieu ?

60€ pour les analysants se disant déjà en formation, ayant un début de pratique

60€ pour les jeunes psychiatres en déshérence.

Les dépenses seront :

2000€ pour le site Internet :

500€ par mois pour un(e) secrétaire, pour 15H/semaine, chargé(e) des mises en place, affiches, mailings, presse, mise en ligne de documents et mise à jour des référencements.

4000€ pour des locations de salles
4800€ par an pour les intervenants. Intervenants qui seraient donc rétribués chacun 150€ par samedi, pour éviter le transfert de non travail qui se rend inanalysable.

La participation des assistants sera :

160€ ou 640€ par an pour 10 à 40 assistants

Jacques Nassif demande la mise de fonds nécessaire à ce projet à l'assemblée générale.

Puis il retourne au rêve initial, et questionne : pouvons-nous continuer à faire tourner nos voitures ? Ou manquerons-nous de combustible ? De quelle frontière s'agit-il ? Et de quel côté s'agit-il de passer pour que la psychanalyse continue, tout simplement ?

Les analystes des CCAF seraient appelés pour ... improviser...

Jacques doit préciser avec qui il a monté ce projet. Sur le plan de l'organisation et l'informatique, il s'agit de Paolo Lollo. Et certaines personnes créatives de l'interassociatif pour l'entreprise provisoire « *motdesprit* ».

Jacques reconnaît que ce n'est pas un projet pour les CCAF. Mais hors des CCAF. L'enseignement ferait plutôt état des témoignages, d'anecdotes, de symptômes... Il serait destiné à des personnes admises à partir d'entrevues préliminaires. Jacques évoque la passionnante après-midi de rencontre avec des étudiants en psychologie. Tout ce « public » cherche un lieu, une adresse où poser ses questions.

Non, le site des CCAF ne serait pas adéquat: il y a urgence à exposer ce qu'il en est de nos pratiques, il faudrait convaincre et relancer.

Pour transmettre et promouvoir l'analyse laïque, l'interassociatif doit réinventer les dispositifs. Mais alors, l'inter- pourrait être sollicité aussi pour le financement. Décidément, les CCAF ne sont pas la structure adaptée à ce projet. Il y a l'insistance, il y a la Psychanalyse actuelle, sans compter toutes les associations qui se sont maintenues depuis la dissolution de l' EFP, qui ont structuré l'édition, ou qui ont formé le « groupe de contact », pour ne pas parler de leur capacité de faire du lobbying dans les ministères ou de poursuivre une action au plan universitaire.

Dans ce contexte, notre annuaire ne fait pas le poids au regard des termes de la loi.

Jacques affirme qu'il n'ira pas ailleurs, mais qu'il a perçu la nécessité de créer autre chose, en sachant que lui-même dépend des CCAF.

Nous avons maintenu un minimum pour la nécessité formelle des associations loi 1901.

Il n'est pas facile, aujourd'hui, de devenir analyste. Jacques évoque la dette qu'il ressent envers ceux qui voudraient encore devenir analystes et qui ne savent pas comment s'y prendre ou se lancer dans l'aventure.

Un écho favorable à la proposition de Jacques. Renforce l'idée que, depuis 5 ans, la question de la transmission a changé de forme. Il semble qu'à

l'intérieur de l'Université (de Montpellier ?) de nouveaux dispositifs ouverts s'inventent. « Faisons le tour de cette question. ». Jacques tient au sel (esprit) du Witz et propose la transmission d'une pratique par la pratique. Mais ce débat est-il à porter tout de suite à l'inter-, ou doit-il rester intra-CCAF ?

Repensons nos dispositifs, mais pourquoi les CCAF doivent-ils payer ? Pourquoi le site des CCAF ne convient-il pas ? Une réflexion semble indispensable. Internet comme outil d'enseignement déjà évoqué à l'inter-. Les assistants paieraient quoi ? De savoir-faire à transfert, nous pouvons de toutes façons distinguer formation de professionnalisation. Et distinguer formation « alternative » de « écolisation ». Jacques précise son projet : une métaphore musicale aide à imaginer « 8 à 32 personnes viendraient 1, 2 ou 3 fois transmettre l'endroit où ils en sont de la brèche ». L'enthousiasme de Jacques est précieux et, donc à entretenir. Pourquoi ne pourrait-on pas payer en fonction du succès de l'affaire ?

Martine Delaplace a calculé rapidement que l'estimation financière du projet dépasse le revenu annuel des CCAF, basé sur les seules cotisations. Nos actifs sont de 14500 par an.

Comment se présente cette mise en place éphémère ? Comment créer des événements ? Sur la base du mot d'esprit, comment être sûr ? 8 événements sur le Witz, c'est beaucoup !

Pour résoudre l'ennui aux CCAF, ça gêne de mettre fin aux CCAF en criant « bienvenue aux jeunes ! » Il y a quelque chose à créer.....Portons l'idée plus loin !

Mais une dissolution avec don au nouveau projet, attention : à la fondation des CCAF, il n'y a pas eu d'héritage de l'EPF, et c'est une chance !

Politique actuelle et projet institutionnel : le gros temps va se généraliser. Imaginons une formation de pratique qui ferait enseignement et prouverait son efficacité dans le domaine de la santé.

En Allemagne, la psychanalyse est ce qu'elle est, mais son efficacité est admise.

Aux CCAF, la désaffection des cartels de pratique nous pousse-t-elle à chercher un nouveau dispositif ? Vers une ouverture ?

Les contrôles payés par les jeunes n'entrent pas en compte dans notre dialogue. Le mot enseignement n'est pas bon. Inventer ?

J. Nassif précise qu'il écoute nos réactions.

Ici, Albert Maître a écrit, pour ce compte-rendu, ce paragraphe : « tout projet d'enseignement aujourd'hui devrait se situer dans la perspective de ce qui est susceptible de s'instaurer à la suite de la publication du décret sur l'usage du titre de psychothérapeute. Le psychanalyste y est cité en tant que régulièrement inscrit sur l'annuaire d'une association. En

d'autres termes, le législateur délègue aux associations le soin de la nomination psychanalyste. Ceci rend problématique l'attrait de projets d'enseignement qui ne se situeraient pas dans les activités d'une association de psychanalystes. De plus, à l'instar de ce qui est en train de s'effectuer pour les écoles d'ostéopathie, il est vraisemblable que toutes les associations d'analystes ne seront pas reconnues comme aptes à "former" des analystes. »

Site des CCAFF

'idée de se mettre à réfléchir à la question se fait jour. Au point de « reprendre rendez-vous ».

Et de remettre en cause l'aspect vétuste et inattrayant du site CCAF.

Un budget de re-création tourne autour (HT) de 2500 à 3000€

Un outil actif pour essais peut être prêt pour octobre.

Et déjà, nous savons que l'accès par Google est très bien fait. Les gens tapent un mot et aboutissent efficacement. Et déjà, pour préparer le colloque, nous pensons à faire trois forums fermés.

Ce débat se clôt sur : Guy, Luc, Michèle et Bertrand s'occupent du site.

I-AEP

Il y a des textes de Lucia et de Bonetti sur la laïcité.

Une coordination extraordinaire a eu lieu il y a 15 jours. 2 commissions ont fait part de leurs travaux. Débats vifs. Y a-t-il une tendance à la fusion au sujet des statuts et de l'Europe ?

Projet de dépôt de statuts (en France, car en Europe, cela ne peut encore se faire !). Discussion autour du terme « fédération », qui a surgi.

L'Etat ne se mêle pas de formation, les associations ne se mêlent que de psychanalyse.

L'analyse laïque est au centre de notre rassemblement.

Travail commun et régulière concertation.

Préambule à conserver. La cure est nécessaire mais pas suffisante.

Le rassemblement parie sur l'hétérogénéité, chaque association formant des analystes freudiens.

Liberté fondamentale, droits de l'homme, efficacité.....

Les intervenants soulignent que l'analyste n'existe pas. Comment donc passer à l'interpellation politique ? Rester accro après la fin de l'analyse, comme définition ?

A l'inter-, certaines associations sont parties. Actuellement, la visée est politique. Sans pistes données, les associations ne vont pas répondre à la question « regroupement » ou « fédération ».

Que veulent les CCAF ? Organiser des choses qui tiennent par rapport au public.

Mais il y a urgence à faire reconnaître notre capacité à transmettre la psychanalyse.

Les membres des CCAF sont fortement invités à réagir aux textes de Lucia et Bonetti ;

Convergencia

1 Comité de liaison français (Christophe s'y rend.)

2 Congrès la semaine prochaine des 38 associations précédé d'une coordination.

Lors de cette coordination, G. Pommier proposera à la signature une motion qui devrait être envoyée à l'OMS.

M. Skierkowski, qui se rendra à Porto Alegre demande que l'AG se positionne sur la signature ou pas de cet texte. Il est intéressant mais comporte un paragraphe qui pose question : il propose en effet que dans les commissions qui ont en charge l'élaboration des classifications, soient inclus des représentants

des associations de psychiatres, de psychologues et de psychanalystes.

La discussion s'engage sur ce point Guy Ciblac fait remarquer que c'est une manière de faire entrer pas la fenêtre ce qu'on a fait sortir par la porte. En effet, il est bien question de créer une nouvelle nomenclature, encore une...

Les participants sont d'accord sur le fait de signer cette motion, lors de la coordination de Convergencia si ce paragraphe est retiré.

Rendez-vous....

Dispositif sur la pratique :

Le passage de témoin(age)s des cartels de la pratique à celui d'adresse aura lieu le **samedi 19 janvier 2013**, de 9h30 à 12h30.

Le cartel d'adresse souhaite entendre chaque cartel de la pratique au un par un, c'est-à-dire que les différents cartels n'écoutent pas ce dont les autres témoignent

Les membres du cartel d'adresse passeront leurs témoin(age)s lors de nos journées de printemps en mars en Avignon :

dimanche 24 mars 2013 de 9h30 à 12h30..

La journée des cartels : samedi 23 mars 2013 en Avignon

Cette journée n'a pas de thème général mais se définit comme la possibilité ou l'occasion pour les cartels et/ou pour les personnes qui le souhaiteront de faire part à l'association de leurs travaux, réflexions, questions....

Nous souhaitons que les personnes, groupes de travail ou cartels qui souhaitent intervenir le fassent savoir au conseil une quinzaine de jours avant l'AG de janvier 2013, en précisant le thème, objet ou argument de leurs interventions.

Cette journée sera suivie le dimanche 24 mars 2013, au matin, par le retour du cartel d'adresse aux membres de l'association, correspondant(e)s et invité(e)s de leurs élaborations.

Journées des CCAF à Lille

En **octobre 2013** (date à préciser).

A partir du retour du cartel d'adresse devraient se dégager l'axe et un, voire des thèmes de travail, qui offerts au débat lors de ces journées à Lille orienteront le travail vers un colloque des CCAF en 2014.

Publication

Colloque : « Le prix de la parole »

Afin que la publication des actes de ce colloque ne tarde pas trop, il serait nécessaire que les textes des interventions, ainsi que les textes « après-coup » très souhaités et souhaitables, parviennent au conseil avant la fin décembre 2012. En attendant que les uns ou les unes fassent part de leur souhait de participer au comité d'édition (en cours de constitution), vous pouvez adresser vos écrits à :
michele.skierkowski@free.fr

Pratique de la psychanalyse avec des enfants :

Eric Didier donnera une « sixième » **conférence** à l'attention des étudiant(e)s, non pas en Chine mais à Montpellier :

Les Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne,
le Département de psychanalyse de l'Université
Paul Valéry-Montpellier III,
et des psychanalystes de Montpellier, organisent
une
conférence-débat

La Parole imprévisible
Pratique de la psychanalyse avec des enfants

Eric Didier
Psychanalyste, Paris

Jeudi 22 novembre 2012 à 17h30
*Amphi. D de l'Université Paul Valéry – Route de
Mende – Montpellier*
Entrée libre

et participera à une **rencontre-débat**,

Autour de son livre
*Moi, je laisse faire, je regarde les étin-
celles**

Samedi 24 novembre 2012
De 9 H 30 à 13 H 00

Enclos Saint-François
18bis Avenue de Castelnaud
Montpellier

« Pernepsy » à Montpellier
Rencontres avec Jean Allouch

Le groupe montpelliérain des CCAF s'est donné comme objet de discussion cette année la question de la consistance et de l'efficace, toujours actuelle ou pas, dans la pratique des cures, des structures «Névroses, psychoses et perversions »

Les débats ont été soutenus à partir de la lecture de nombreux textes de Jean Allouch et ont amené la proposition qui lui a été faite et à laquelle il a répondu favorablement de venir travailler cette question à Montpellier durant deux demi-journées.

Le samedi **9 février 2013** après-midi et le dimanche **10 février 2013** le matin.

(Lieux et horaires vous seront précisés ultérieurement).

La haine de la parole ?

Luc Diaz

Le vendredi vingt-trois mars deux mille douze, à l'hôtel *Métropole* de Montpellier, des membres, et quelques autres – Yvelise Salom, comme le souligna Moufid Assabgui, étant en l'occurrence membre *d'au-moins-une-autre* – d'au moins quatre associations d'analyse freudienne : *l'insu*, le *cercle freudien*, le *mouvement du coût freudien*, et les *cartels constituants de l'analyse freudienne*, se sont retrouvés, après une première réunion, elle aussi, *montpelliéraine*, le samedi dix septembre deux mille onze, pour poursuivre les mises en communs de leurs questionnements face aux réponses de plus en plus précises de l'État, concernant la psychanalyse, et subséquemment les psychanalystes.

Comme l'a souligné, en introduction, Michèle Skierkowski, des réponses on ne cesse de nous en donner – en témoigne le récent avis de l'HAS, relatif à l'autisme. Défendre l'analyse freudienne, c'est défendre les questions contre les réponses. Le pourquoi – celui du regard étonné de l'enfant, qui n'espère pas de réponse, juste de l'inespéré –, contre les *parce que...* qui n'en finissent pas de dire « Ici, il n'y a pas de pourquoi » – *hier, ist kein Warum*, en VO –, qui en finissent de dire qu'il n'y aurait pas de questions, qu'il n'y aurait que des réponses...

Michèle a alors soulevé une question, celle d'une réponse inscrite dans la récente loi sur le titre de psychothérapeute : « les psychanalystes qui font partie d'une association ». Un *bon psychanalyste* est un psychanalyste, non pas *mort*, quoique, mais un psychanalyste inscrit dans une association. Ne pourra venir ensuite qu'une nouvelle réponse : une bonne association est une association inscrite, reconnue par l'État. Il y en a même déjà au moins une qui se targue d'être reconnue d'utilité publique. La question du tiers fondamentalement incompatible avec la psychanalyse ne cesse de se poser...

Avec l'avis de l'HAS, un nouveau palier semble avoir été franchi : ce n'est plus qui peut ou ne peut pas pratiquer, c'est la pratique elle-même (les enveloppements, la psychanalyse, et la psychothérapie institutionnelle) qui est mise en réponses.

C'est une attaque en règle contre des pratiques, qui dans une apparence, une se-disance, a-théorique veut régler son compte à des théories. Que disent ces théories ? La psychanalyse, depuis Freud et son *Interprétation des rêves*, ne devrait cesser de dénoncer l'aveuglement de l'apparence, de l'évidence, pour s'interroger, sans jamais pouvoir définitivement répondre, sur le latent qui sous-tend le manifeste. La psychothérapie institutionnelle soutient que l'institution est folle, et donc qu'elle rend fou : il faut en conséquence aussi en prendre soin. La folie, c'est l'institué, c'est la réponse ; le prendre soin, c'est l'instituant, ce sont les questions.

Michèle a ensuite souligné que si certaines associations de parents d'enfants autistes ont pu trouver un tel écho, c'est qu'elles ont surfé sur un mouvement plus général. L'avis de L'HAS établit un listing sur les déterminations supposées de l'autisme : une addition assez large, auquel le sujet autiste devrait se réduire. Puis suit un autre listing, celui des traitements des troubles, comme ça, isolés. Entre les deux est tout simplement oublié un espace, où il pourrait y avoir une position subjective. Michèle a conclu : « Je crains que ça ne s'arrête pas là. Et là, non plus... »

Jean-Pierre Holtzer nous a alors fait part de son dernier trouble en date : depuis le premier mars deux mille douze, le budget des « régulations », de ce qu'il reste de l'idée d'équipe en psychiatrie publique, a tout bonnement été supprimé au CHU de Montpellier. Est attaquée toute tentative de subjectivation, ennemi principal de l'idéologie dominante, *dominus, domini*. C'est en corps, la casse de tous les métiers de l'industrie aux services : aucune des activités humaines n'est épargnée. Le sujet empêche les gens d'y rester de bons consommateurs.

Françoise Petitot nous a précisé que le sort de l'ANFH (Association Nationale pour la Formation permanente du personnel Hospitalier) au CHU de Montpellier était celui des institutions médicosociales depuis au moins deux ans. Si les textes de loi sur la prévention incitent à l'analyse des pratiques. Ils ne la financent pas pour autant. *C'est un mille-*

feuille... plein de feuilles, dans lequel elle nous a invité à ne pas nous embarquer trop vite.

Pour Michèle Mayer, si la question n'est pas qu'actuelle, elle est peut-être plus aiguë. L'autisme conçu comme un handicap, c'est le début d'un centrage d'un déficit objectif, en l'y enfermant et en déniait ses capacités de subjectivation. Le handicap fonctionne sur le déficit à l'opposé des pratiques dynamiques. Serge Vallon a, à son tour, souligné que c'était un vieux débat, depuis 1975, entre la psychiatrie et le médicosocial, qui est aujourd'hui radicalisé pour régler des comptes contemporains.

On tranche les débats, a imaginé Françoise Petitot. Des réponses, a poursuivi Françoise Wilder. Cette décision de l'HAS est opposable devant les tribunaux, a renchéri Michèle Mayer. Pour Marie-Laure Roman, il y a à réfléchir sur cette opposition qui est faite entre la psychanalyse et des pratiques de rééducations, qu'on met en concurrence, comme l'histoire de la méthode... Ce sont en fait des méthodes d'éducation, et là l'HAS empiéterait sur l'éducatif. Guy Ciblac nous a dit avoir testé dans la semaine la question de savoir, si c'est éducatif, alors, on prend sur le budget de l'Éducation Nationale, et il nous a assuré que, là, ça devenait sensible... Il a souligné que depuis les lois de 75, les parents ont eu une oreille... et une parole. On vient de loin, a rappelé Françoise Petitot : avant, ils n'avaient pas la parole. De même avec les autistes adultes... depuis l'enfance personne ne leur demande leur avis.

Si le consensuel évoque un choix démocratique, il est en fait l'apanage des experts. La vérité scientifique est une vérité de consensus ; scientifique n'est pas démocratique : un type tout seul peut avoir raison, a souligné Serge Vallon. Plus maintenant, a insisté Michèle Mayer : il faut avoir un certain nombre de citations, dans certaines revues, dans un cadre bien précis. Une logique de pouvoir, a renchéri Albert Maître. Le propre des protocoles d'évaluations, c'est que ça puisse être effectué par n'importe qui et pas par quelqu'un en particulier... C'est la substitution du protocole au savoir qui relève de ce qui s'inscrit dans la prise du pouvoir de la financiarisation.

Moufid Assabgui a alors fait une remarque pédagogique. Comment cette réunion est venue, et qu'est-ce qu'elle prépare ? Malgré ses excellentes relations avec des collègues d'*Espace*, qui tenaient alors colloque à Montpellier, il s'est posé la question avec Michèle (Skierkowski) des invitations aux autres associations. Au-delà d'un critère de trop grande précocité, il a envisagé une ligne de démarcation avec celles qui prônent qu'elles font de la formation (de psychothérapeute). Que pourrions-

nous dire en petit groupe à un plus grand groupe ? Qu'est qui nous réunit ?

Le poids, a répondu Michèle Mayer. Albert Maître a posé quant à lui la question de la pertinence du critère petite/grande association, du registre de la quantité. A l'inter-associatif, elles sont comptées une par une. Le trait discriminant sur la formation lui a semblé absolument crucial. Il a soulevé la question de la transmission, a rappelé la *Laiénalyse*, et l'enjeu essentiel de la psychanalyse dans une transmission en dehors des ordres universitaires.

Pour Michèle Mayer, la transmission est une forme de formation. Si l'Etat reconnaît certaines associations et pas d'autres, il reconnaîtra celles qui mettent la grosse étiquette. *Le Cercle freudien*, c'est une école, un lieu de transmission. Le point de bascule, pour Michèle Skierkowski, c'est bien quand une association dit qu'elle va former, qu'elle forme déjà, des psychothérapeutes. Michèle Mayer a rapporté les cas de jeunes, ou de futurs psys qui voudraient bien rencontrer d'autres interlocuteurs. Des interlocuteurs, pas des formateurs.

Moufid Assabgui a relevé que nous nous faisons nous-mêmes piéger, en continuant de considérer, que formation implique validation, estampille. Pour Albert Maître, chacun a à réinventer la transmission. Bien sûr que dans la psychanalyse, il y a un savoir, soulignait Françoise Wilder. Oui, il y a une transmission, comment s'effectue-telle ? Comment suis-je, qui suis-je, dans la transmission ? C'est un lieu subjectivant, notre rapport au savoir, en contradiction avec des savoirs protocolisés. La psychanalyse ne peut que reconnaître : Qu'est-ce qu'il avait à dire, qu'est-ce qu'on lui dit maintenant ? Ce qui vient de la psychanalyse, cet accent mis, non sur le savoir, mais sur sa psychanalyse au savoir. Chacun rentre dans une critique. Pas seul.

Serge Vallon a rappelé un petit truc dans l'histoire des *Cartels* : une culture de la castration. Pas sans. Toujours une négation dans nos énoncés, de l'inachèvement... qui soutient le procès de subjectivation. Cela implique une absence de listes d'analystes. De quoi se retrouver d'un côté en position de faiblesse, et de l'autre, en position de force par rapport au travail clinique d'avoir à soutenir une clinique sous transfert. La clinique naît dans une rencontre, où aucun ne la maîtrise, n'en maîtrise le contenu. Un analyste ne devrait pas pouvoir dire après les trois préliminaires : je sais d'avance où l'on va. Ce qui nous intéresse, c'est ce qui va rester, ce qu'on ne sait pas.

Pour Yvelise Salom, ce sont ces positions-là qui potentialisent les attaques : l'attaque de la psychanalyse, des pratiques, mais aussi des psychanalystes. Est-ce que les petites ont une part de for-

mation, ou alors d'autres s'en chargent ? Ça ne peut susciter que de la haine. Comment se faire entendre, tout en gardant nos positions ? Si nous ne nous prononçons pas, d'autres vont nous dire comment faire.

Françoise Petitot s'est demandé : à qui parle-t-on ? Je ne suis dans mon fauteuil qu'une bulle de savoir. La transmission entre nous a des effets de formation. Reste la question actuelle de la transmission au reste du monde. Elle a rappelé un très bel exposé de Claude Rabant sur la fin de l'analyse, définissant la fin de deux façons : ésotérique et exotérique.

Maryse Martin a proposé d'être ésotériques. Quand nous reprenons la question de Michèle, le tiers, l'Etat, de façon ésotérique, elle dit : non, c'est incompatible. Il y a quelque chose qui résiste. Yvelise Salom a évoqué le symptôme de certains collègues de sa génération qui, après un parcours analytique abouti, se forment à d'autres outils. Et pas seulement pour une ligne supplémentaire sur leur CV.

Pour Henriette Michaud, à la question de la réponse à la demande, de quelque chose qui se vend sur le marché, faut-il répondre ? Quels sont les points sur lesquels nous ne devons pas céder ? Et en même temps espérer une position d'analyste. Yvelise Salom a constaté que cette position peut être tenue avec un autre outil. Les tests projectifs pour Jean-Pierre Holtzer par exemple.

Françoise Wilder est revenue sur un point d'incompatibilité, entre, disons, l'Etat par exemple et nous, même pas la psychanalyse... et nous. Quelle est sa nature ? Plusieurs façons de répondre, mais il est utile pour ne pas de nouveau repartir dans les outils et le reste. Le pivot serait que l'Etat ou les organisations ont une idée précise, changeante mais précise, de ce que c'est que le bien, le bien public. Une idée du bien qui est le plus incompatible avec ce que notre pratique nous apprend : nous n'en savons rien du bien... Dans la clinique sous transfert, si nous nous trimballeons avec une idée du bien, c'est un sacré embarras...

Face au danger de la norme incontournable, Michèle Mayer nous a exhorté par rapport à l'exotérique, à ne plus passer notre vie à dire que nous étions castrés. On ne peut pas dire : on ne sait rien. Nous aurions tendance à exhiber des formes de limitation. Pour Guy Ciblac, s'il existe entre nous une espèce de connivence, des trajets supposés, une certaine pratique, beaucoup d'analysant ne deviennent pas analystes et pourtant peuvent transmettre cette expérience. Par la question de la souffrance, peut-être, pour Marie-Laure Roman. Pour Françoise Petitot, la normalisation de la psychanalyse, sa radicalisation d'être partout, nous reviennent dans des effets de Vulgate. C'est le temps de la culpabilité, quand plus d'espace n'existe où une parole puisse

se dire... Dans cet espace, celui qui pourrait parler est mis dehors. Michèle Mayer nous a parlé de nos outils chics, le désir entre autres, et des ravages qu'ils provoquent, par le cas d'une assistante sociale, qui ne voulait pas dénoncer la sadisation d'un enfant par le beau-père de celui-ci, de peur de rompre « le transfert » qui l'unissait à la mère.

Le temps de la pause pointant son nez, Moufid Assabgui a repris les débats avec la question de la haine de la psychanalyse. La résistance date, depuis l'article de Freud déjà... Y a-t-il quelque chose de nouveau en train d'émerger au niveau de cette haine ? Quel est le nom de celle-ci ? Pour la haïr, il faut commencer par la nommer. Du temps de Freud, elle était différemment nommée : le sexuel, la sexualité infantile... Le terme de psychanalyse est galvaudé. Moufid s'est déclaré attaché à l'idée d'élaborer ensemble la prochaine journée de septembre.

Pour Guy Ciblac, les psychiatres ou les psychologues n'ont pas de problème à se nommer. Pour l'analyse, c'est bien plus difficile de se nommer soi-même. Or a souligné Moufid Assabgui, nous disons pour la plupart que nous sommes analystes, ou nous recevons des analysant qui disent : c'est mon analyste... Serge Vallon appréciait l'idée de travailler sur la haine... Nous y avons notre part, mais pas toute... Peut-être quelque chose sur la fonction de la parole, dont la psychanalyse serait garante. Que les politiques puissent dire tout et son contraire n'est pas sans effet... On ira vers l'instrumental ou les systèmes de garantie. Marie-Laure Roman a évoqué une mutation du discours ambiant : Lacan parlait du truc et du trucage. Elle faisait le lien entre la position politique et le discours lié à internet, qui s'est modifié pour pouvoir passer dans ce média-là.

Albert Maître nous a rappelé que dire tout et son contraire avait été théorisé, par l'équipe de Blair, et leurs storytellings, pour occuper le champ médiatique par une information sans restes. La psychanalyse restituée à la parole cette dimension-là, du reste, incompatible avec le monde politique et social actuel. Si ce n'est pas d'aujourd'hui que la psychanalyse a affaire à la haine, du temps de Freud autour de la question du sexuel, ce serait désormais sur l'efficacité de la communication, qui aurait obligation d'être efficace, d'un présent infini, a rajouté Serge Vallon.

Après la pause, Marie-Laure Roman nous a invités à établir un certain nombre de propositions pour travailler dans chaque association pour la journée de septembre. Françoise Wilder a soutenu la proposition de Moufid Assabgui, reprise par Serge Vallon, comme pertinente et féconde par rapport à notre situation : la haine actuelle de la psy-

chanalyse et la fonction de la parole. La haine actuelle de la psychanalyse est de nos jours actée.

Serge Vallon ressentait un malaise très profond : on veut notre mort ! Cette haine vise quelque chose de notre intime profond : on a mal partout, c'est une lutte. Cette haine vise l'être, bien au-delà de la psychanalyse, mais ça l'inclut et l'emporte dans le même mouvement. Albert Maître a évoqué presque une volonté d'extermination. Il n'y a plus qu'en France et en Amérique du Sud, qu'insiste encore la psychanalyse. Les anglo-saxons lui ont déjà réglé son compte. Il s'est demandé ce qui était en jeu dans ce fantasme d'éradication. Pour supprimer la psychanalyse, il faut, (il suffit ?) de supprimer les psychanalystes. Pour Françoise Petitot, ce n'était pas très clair de savoir qui avait ce fantasme, les analystes eux-mêmes ? Albert Maître a soutenu que les analystes sentent bien que la psychanalyse repose sur le désir de l'analyste, c'est donc lui-même qui est la cible de ses volontés plus ou moins éradicatrices.

Serge Vallon a alors amené un second élément, qui peut nous caractériser : Lacan est mort, Freud est mort, la place du maître est vide... Pour pas toutes les associations, cependant pour certaines, il en existe un qui peut encore incarner le maître. Cela a beaucoup de conséquences. On doit accepter que cette place reste vide, pour fonder une subjectivité sur ce vide, qui est générateur en même temps. Cette place est contestée dans le scientisme génétique, où elle est occupée par le génome : c'est écrit ! Cette place vide a des conséquences dans la transmission, dans la garantie, chaque association, seule, ne peut suffire à tout.

Pour Françoise Wilder, cette place vide est inorganisable, on ne peut pas se la répartir, comme l'avait convenu Moufid Assabgui. Toutes les associations s'occupent de tout. Pour Françoise, si on ne peut l'organiser, on doit autant que possible la positiver fortement ; elle nous entraîne du côté d'une faiblesse, sociale en tout cas. Pour Moufid, *l'autre Serge* disait : une place vide de pouvoir, pleine de désir... Il a reconnu avoir lâché quelque chose, quand il a laissé filer les trois séances par semaine, quelque chose de ce désir de l'analyste. Chacun de nous aurait lâché au fur et à mesure, bout par bout... Ce qui frappait Michèle Skierkowski, c'était justement ce qu'on ne lâchait pas, à ne pas vouloir, que les uns s'occupent de ceci, d'autres de cela, etc..., nous sommes tous en train de nous épuiser. Pour Françoise Petitot, nous serions nous-mêmes psychotiques.

Michèle soutenait que les associations, c'est quand même remarquable, et que nous étions en train d'imaginer qu'on ait besoin des autres, pas tout le temps, mais... Albert Maître soulignait que chaque association a son symptôme qui fait qu'elle est pas toute. Michèle Mayer a rappelé que pour un

colloque du cercle, un cartel s'était formé en dehors du cercle freudien, à partir d'associations affines. Il a des choses sur lesquelles nous ne céderons pas, disait Michèle. Il faut se mettre à quatre pour ne pas céder, précisait Michèle Mayer. Michèle Skierkowski remarquait que c'était parti de la *Province*.

Marie-Laure Roman a proposé de travailler autour de la question de : qu'est-ce que c'est que la vérité ? question fondamentalement mise à mal, dans une volonté d'éradiquer quelque chose qui a à voir avec la vérité du sujet, de façon à pouvoir... La vérité du sujet, pour Serge Vallon, c'est qu'il n'est pas le moi. Le moi, c'est la sphère, alors que le sujet est dans un processus discontinu de subjectivation.

Moufid Assabgui nous a alors posé une question subtile, celle de savoir quand l'association passe à l'institution. Il évoquait l'*Aire méditerranéenne* qui est devenue une institution. Pour Françoise Wilder, elle n'avait jamais été une association. Moufid a reconnu que la seule institution dont il était fier, c'est celle éphémère qui se constitue et se dissout autour d'un sujet qui pose une question, qui crée un lieu qui s'en saisisse, et qui se dissout jusqu'au suivant... L'institution reste pour Serge Vallon, un mal nécessaire, à questionner dans une dialectique entre instituant et institué...

Françoise Petitot a ramené la psychothérapie institutionnelle, dans sa tentative de rapport à l'institutionnel. Cela reste non programmable, pour Serge, il faut que ça produise non seulement de la différence, de l'hétérogène... de la jachère, a renchérit Moufid. Que fait-on ? nous a ensuite demandé Françoise Petitot. Politiquement, nous pourrions nous fédérer à condition que la fédération ait réponse à tout. Le mot pacte, qu'avait amené Françoise Wilder, inclut le pastout, a souligné Marie-Laure Roman.

Françoise Petitot a alors soulevé la question d'une prochaine rencontre, craignant que nos rencontres viennent se nicher dans les journées institutionnelles du *coût freudien*, comme cela s'était mis en place l'année dernière. Elle proposait d'être très délicat et très prudent quant à nos temps de retrouvailles. Moufid Assabgui a souligné que rien ne nous empêchait de choisir une autre date et un autre lieu. Lucia Ibanez-Marquez a proposé une réciprocité, une « tournante », qui permettrait d'ouvrir à des collègues plus largement...

Michèle Mayer est revenue sur la question de la haine, comme thème à travailler pour notre prochaine réunion en septembre. Moufid Assabgui sur savoir de quelle haine, la psychanalyse est-elle le nom ? Guy Ciblac a souligné l'importance d'une adresse extérieure, au risque de continuer à tourner en rond entre nous. Pour Marie-Laure Roman, c'est

l'envers de la même chose. Elle a repris l'idée d'un pacte. Quant à la haine de l'être qui participe d'un fantasme d'éradication, elle soulève la question de l'intrication pulsionnelle, du côté de la pulsion de mort. L'important, c'est dans le même mouvement d'élaboration pouvoir en dire quelque chose en direct vers l'extérieur. Ce sont, pour Françoise Wilder, deux élaborations, qui vont, qui se font simultanément ; il n'y aurait pas un temps interne puis externe : juste deux fils...

Serge Vallon a rappelé que l'intérieur et l'extérieur avaient un rapport, surtout avec Moebius a précisé Françoise Petitot. Serge a soutenu qu'on essaie de nous faire croire qu'il en existe un pour l'autisme. Toute notre société est saturée de discours comme ça, qui expulsent vers l'extérieur. Que fait la psychanalyse ? Est-ce qu'elle va prôner un pur sujet ? Non. Elle prend des chemins divers et disparates, pas dans quelque chose d'idéal. *Le lion ne saute qu'une fois*, métaphorisait Freud au sujet de la fin de l'analyse (ou de l'interprétation ?). Les lions n'existeraient plus s'ils n'avaient pas le droit. Un effet d'idéalisation. Serge a constaté que nous avons perdu les grands récits, pour devoir se suspendre au *Cloud* : on va s'y perdre. Il a souligné que ce qui nous atteint a à voir avec ce qui atteint les autres ; si nous n'en prenons pas conscience, nous allons fabriquer un niveau de persécution supplémentaire.

Françoise Petitot a remarqué que pour peu qu'on ne travaille pas exclusivement dans son cabinet, mais dans différents lieux, la désidéalisation est totale, et la persécution complète. C'est insupportable dans la protection de l'enfance, c'est la même persécution... Serge Vallon s'est alors demandé : est-ce que quelque chose a changé ? Quand un système tient, si je ne suis pas à la hauteur, cela entraîne de la culpabilité, à un registre de la haine et de la persécution. Comme s'il ne s'était rien passé, et comme si ceux qui ont le pouvoir se défaussent lâchement, derrière une simple erreur de communication, comme lors de l'épisode de neige et des embouteillages, de l'hiver dernier.

L'heure avançant, Moufid Assabgui a proposé trois tours de table : le premier sur la proposition pertinente de Lucia concernant la *tournante*, le second quant au thème de la prochaine journée, le troisième sur la forme de cette prochaine journée : il

s'est dit très sensible aux discussions croisées, plutôt qu'aux exposés organisés, et à la continuation devant un public par groupe de deux ou trois...

Michèle Mayer a déclaré ne jamais avoir vu de tables rondes, qui vailent la peine sans exposé préalable. Elle préférerait qu'il y ait quand même quelqu'un qui puisse s'avancer dans un exposé, et donc d'avoir un temps structuré et un temps de discussions croisées. Une mise de départ, a précisé Françoise Wilder. Pour Michèle Mayer, ce n'était pas très clair de toute façon, ce qui était clair, c'est le désir de travailler ensemble. Sur la question que ça tourne, pourquoi pas, enfin, Montpellier n'est pas sans charmes... Il lui semblait aussi possible de se retrouver au nouveau local du *Cercle*. Et de retour chez eux, elles proposeraient de constituer un cartel pour travailler cette question, et comment cette question-là se pose : c'est là ce qui est vivant pour nous.

Michèle Skierkowski s'est demandé si nous n'étions pas en train de faire un pas trop rapide. Nous nous rendons compte que les quatre associations, les cinq, nous travaillons ensemble. Si nous passons tout de suite à une mise en scène d'une discussion-débat, ce serait un pas trop rapide. Nous avons encore à tricoter... Françoise Wilder prenait acte du fait que nous nous étions rencontrés une nouvelle fois, avec des choses qui se passent, des ouvertures de transfert. Comment rendre une invitation, sans mettre la charrue avant les bœufs ? Michèle se demandait qu'est-ce qui empêchait un autre travail, de relouer une salle. Françoise Petitot soulignait le côté local de l'affaire et souhaitait que cela le reste pour l'instant, que l'aventure se poursuive encore à Montpellier. Pour Michèle Mayer, nous devons essayer de ne pas reproduire l'I-AEP, ses délégations, mais que chacun puisse continuer à y venir au un par un, sans avoir à rendre compte, à rendre des comptes, à s'institutionnaliser.

Le vendredi sept septembre 2012 était retenu, ainsi que la location de la salle dans ce même hôtel *Métropole*, à Montpellier...

Le thème : la haine de la parole !

Luc Diaz *faciebat*

Castelnau, le lundi 16 juillet 2012.

De quelle haine la psychanalyse est-elle le nom ?

Albert Maître

La haine est un affect familier pour le psychanalyste. Elle prend parfois un caractère passionnel qui laisse entendre, quand elle se porte de manière explicite sur un personnage, ce qui est son envers, un amour déçu ou plus exactement indicible. Pourquoi donc nous émouvoir d'une haine dont la psychanalyse, depuis ses débuts, ne cesse pas d'être l'objet ? La ténacité de cette haine ne connote-telle pas, par cet affect, l'insistance du retour du refoulé et que l'inconscient ne cesse pas de travailler le corps social ? Ce qui en soi situe, voire institue, le psychanalyste comme un lieu d'adresse et la haine, telle une dénégation, en témoignerait.

Mais voilà, il nous est venu d'en parler en cette fin d'été. Et cela semble nous dire que cette haine charrie quelque chose de nouveau, voire qu'elle provoque une certaine angoisse. Si c'est le cas, quel désir supposons-nous à l'Autre pour la susciter ? Les atteintes faites à la fonction de la parole dans les stratégies de la « communication » ne l'expriment-elles pas ? Elles rendent superflue la dimension du sujet, ce qui est ressenti comme une menace existentielle angoissante.

Le signifiant et l'existence

La question qui nous convoque pose la psychanalyse en tant que nom. C'est donc par cette entame que nous aborderons l'actualité de la haine dont la psychanalyse ne serait pas l'objet, mais le nom. Cette distinction n'est pas futile. La haine dont la psychanalyse serait l'objet, reconnaîtrait celle-ci comme une entité, une adresse, soit celle d'un Autre, même s'il se verrait réduit à sa dimension imaginaire. Cette situation nous est connue puisque le dispositif transférentiel de la cure assigne le psychanalyste comme lieu où il assume le semblant d'objet (a). Alors que la haine dont la psychanalyse ne serait que le nom réduirait celle-ci à un signifiant privé d'une dénotation existentielle, soit d'être sans lieu, sans corps. Pour me faire entendre, je rappellerai que cette expression fait écho au titre d'un livre d'Alain Badiou, écrit peu après l'élection de Nicolas Sarkozy en 2007 et qui s'intitulait : « De quoi Sarkozy est-il le nom ? » L'auteur réduisait l'importance du personnage, qu'une campagne électorale venait de mettre en valeur médiatique, pour n'en faire que le représentant, le faire-valoir, d'une lignée politique d'extrême-droite qui puisait ses racines dans la Restauration et plus près de nous dans le régime de Vichy. Quelle que soit le jugement qu'on puisse porter sur ce personnage poli-

tique, il faut remarquer que le choix d'un tel titre visait à lui dénier toute singularité existentielle propre pour n'en faire que le porte-voix d'un discours qu'il ne faisait que relayer.

Parler de la haine dont la psychanalyse est le nom, nous incite à nous intéresser au discours qui l'évoquerait mais qui viserait un autre objet. Une telle pratique discursive revient, de fait, à occulter la consistance propre de la psychanalyse.

Les effets de cette négation sont redoublés par la mémoire implicite que nous avons du sort réservé à la psychanalyse par les régimes politiques en Europe et en Amérique du Sud qui se sont inspirés des thèses politiques de l'extrême-droite. Ne serait-ce pas ce que nous entendons, aujourd'hui, de manière sous-jacente aux velléités d'interdiction de la psychanalyse dans le champ du symptôme ? N'est-ce pas cela qui nous angoisse dans la mesure où nous ressentons bien que c'est l'existence de la dimension du sujet elle-même qui est en question et pas seulement un conflit d'opinion ?

Un combat douteux

Pour être plus explicite encore, il me faut revenir sur ce moment récent où cette haine s'est manifestée avec une violence inédite lorsqu'un groupe de pression a entrepris une campagne de dénigrement de la psychanalyse au sujet de la prise en charge des enfants autistes. Ce groupe de pression était constitué par des parents d'enfants autistes, dont certains mettaient en avant leur formation scientifique, pour non seulement réfuter l'apport de la psychanalyse dans la compréhension de l'autisme et son traitement, mais surtout pour en dénoncer la nocivité. Leur argument principal est bien connu. Il consiste à soutenir que la psychanalyse ne se prête pas à faire la preuve de ses effets selon les normes d'évaluation de l'EBM. Alors que les techniques cognitivo-comportementales, elles, peuvent faire état de leur succès selon ces critères. Donc, privilégier une orientation psychanalytique aux soins de ces enfants entraîne pour eux une perte de chance. Cette orientation doit donc être proscrite. Ceci s'est traduit, comme chacun le sait, par des projets de lois visant à interdire l'orientation psychanalytique dans le traitement de l'autisme. Plus surprenant encore, ce groupe de pression est parvenu, dans un contexte de campagne électorale et « d'Année de l'autisme », à faire prendre à la Haute Autorité de Santé (HAS) une position hostile à la psychanalyse.

« Autorité » qui a démontré à cette occasion le peu de consistance de ses avis.

Comme toute pratique de lobbying, il convient d'en situer les enjeux. Dans le cas de l'autisme, le réduire à d'un trouble du développement, en occultant la notion d'une maladie évolutive, fait que le handicap cognitif qui en résulte va relever de pratiques de rééducation et non d'un traitement médical ou psychologique. L'objectif d'une telle position est de parvenir à détourner les moyens financiers et humains des services de pédopsychiatrie au profit de certaines associations de parents d'enfants autistes. Ce n'est donc pas la psychanalyse en soi qui est visée. Son nom est utilisé pour dénier aux psychiatres tout savoir et compétence concernant l'autisme.

Précisons, en passant, que les performances de ces techniques rééducatives ne reposent que sur les assertions de leurs pratiquants. Les effets de la méthode ABA, par exemple, sont mis en doute, y compris par d'autres cognitivistes (tel Laurent Mottron de Montréal).

Au-delà de la haine

Ces enjeux matériels sont sous-tendus par une dimension passionnelle qui ne peut pas ne pas interpellier des psychanalystes. Être désignés et être mis à la place de persécuteurs, comme cela a pu être le cas, nous assigne dans une adresse transférentielle, fut-elle paranoïaque, qui nous invite à entendre ce qui insiste à ne pouvoir se dire. Que reproche-t-on au psychanalyste à propos de l'autisme ? De ne pas cesser de solliciter la parole de ces enfants et de leur famille. En d'autres termes de soutenir la dimension du sujet. Cette dimension est un préliminaire afin que toute acquisition d'un enfant ne se réduise pas à de l'imitation ou à du conditionnement. Elle est de fait forclosée lorsqu'on veut réduire les soins pour ces enfants à l'acquisition de compétences évaluables transmises par une communication basée sur une logique du signe inspirée des tentatives d'apprentissage des singes à communiquer.

Il est possible que notre offre d'écoute ait rencontré une impossibilité discursive au point d'être vécue sur un mode persécutant et nous avoir été retournée par un passage à l'acte (législatif) visant à faire disparaître le psychanalyste comme lieu d'adresse pour ces enfants. Nous avons à nous interroger sur la manière dont nous n'avons peut-être pas su faire avec cette impossibilité qui se manifeste dans le choix des méthodes d'apprentissage.

La réification du discours du maître.

Il y a là un enjeu qui dépasse le lieu de sa cristallisation dans le traitement de l'autisme. Il est à remarquer que c'est au nom des critères de la science que la psychanalyse est contestée dans sa capacité à

traiter le symptôme autrement que par la visée de sa suppression immédiate. Celle-ci étant trop souvent assimilée à une guérison.

Cette tendance, sous le couvert d'un pragmatisme de l'efficacité qui privilégie le traitement symptomatique, est actuellement une orientation dominante en médecine. Elle reflète la montée en puissance de l'industrie pharmaceutique dans la formation des médecins, dans le financement de la recherche et ses orientations. La rapidité de l'efficacité est devenu l'argument majeur du marketing du médicament.

La notion de conflit d'intérêt qui commence à peine à être évoquée n'est qu'une manière pudique de décrire la situation et de ménager les susceptibilités et surtout les positions de pouvoir. Cela fait maintenant plusieurs décennies et plusieurs DSM que l'industrie pharmaceutique et ses enjeux capitalistes exercent de fait une tutelle sur le savoir médical et tendent à imposer leur conception du lien social. Le personnage politique dont il vient d'être question n'a-t-il pas déclaré qu'un hôpital devait être géré comme une entreprise ? Or, le propre de la conception capitaliste du travail n'est-il pas d'assimiler l'humain à l'outil de production, soit à la machine ?

Ce type de lien social, qui tend à réduire la dimension du sujet à n'être qu'un rouage dans un processus de production relève de ce qui commence à s'évoquer sous le nom de « perversion narcissique ». Cette dénomination mériterait en soi un développement pour en préciser le contenu du fait de son succès dans les médias. C'est justement ce succès, comme si cette appellation parlait à nos semblables, qui par effet d'après-coup, révélerait l'irruption d'un trait singulier de la clinique de notre temps.

Si dans une perversion sexuelle telle que le sadisme, le fantasme agit met en scène un corps souffrant voué à la jouissance de l'Autre, auquel à son insu le sujet s'identifie et donc prend en compte la présence de l'Autre ; dans la « perversion narcissique » la jouissance semble se soutenir de l'élimination de cette présence. Un bref récit d'une situation de la réalité de notre temps va l'illustrer. Un homme se rend à son lieu de travail. La carte magnétique qui lui donnait accès au parking de l'entreprise ne produit pas l'effet d'ouverture habituel. Il se dirige néanmoins vers son bureau et en passant s'enquiert auprès de l'accueil du dysfonctionnement de sa carte de parking. Il apprend alors qu'il ne fait plus partie de l'entreprise, que les serrures de son bureau ont été changées et que ses affaires personnelles sont là, dans ce carton. De quelle nature peut-être la jouissance de l'auteur d'un tel scénario ? Le sadisme implique un lien pour que le scénario et la jouissance qui lui est inhérente se déploient et se répètent. Là, la jouissance

ne relèverait-elle pas d'un scénario où l'auteur s'affranchirait de la présence du corps comme ce qui de l'objet (a) alourdirait encore trop un jeu du signifiant ravalé par l'idéal capitaliste de l'accumulation comptable à un jeu de chiffres déconnecté de tout objet. L'agent d'un tel scénario ne tente-t-il pas dans ce passage à l'acte de réaliser le sujet du capitalisme financier, pur effet du nombre, sans lestage ou entame par quelque objet ou corps ? Un dirigeant du CAC 40 n'affirmait-il pas qu'il rêvait d'un capitalisme sans usines ?

On comprendra que le discours psychanalytique, parce qu'il fait objection et dénonce cette forme actuelle de réification du discours du maître, soit disqualifié sous prétexte d'être inconsistant scientifiquement et d'être inopérant sur le symptôme. Ce nouveau discours du maître prétend dire la vérité en invoquant, avec ses experts, la caution de la science. Il revendique, à ce titre, la valeur d'universalité pour justifier son pouvoir et voue la psychanalyse aux poubelles de l'histoire.

Il importe de ne pas laisser ces assertions sans réponses. L'argument « Science » qu'on nous rabâche doit être relevé. La psychanalyse ne se pose pas en opposition à la science ; elle est l'adresse de ce que la science a forcé dans son acte d'écriture : la dimension du sujet. Elle est donc comme Lacan l'a souligné un effet de la science. De plus, la manière dont les détracteurs de la psychanalyse invoquent la science montre que la conception qu'ils en ont relève plutôt de la mesure et qu'eux-mêmes seraient très embarrassés si on leur demandait de justifier scientifiquement ce qu'ils choisissent de mesurer. Ils s'en tirent habituellement en invoquant pragmatiquement la recherche d'un effet sur un trouble particulier sans se préoccuper de sa place et de sa fonction dans l'économie subjective. L'invocation de la « Science » comme critère absolu de la vérité n'est plus recevable sans examen critique car l'activité scientifique aujourd'hui est de plus en plus tributaire des groupes financiers qui orientent et sélectionnent ses objets d'études en fonction de leurs intérêts, voire en falsifient leurs résultats comme des récents scandales l'ont montrés.

La logique du capitalisme est celle de l'accumulation sans limites. Elle est dans cette perspective sans états d'âme. Elle n'a pas de haine vis à vis de qui que ce soit et en particulier à l'égard de la psychanalyse. Elle implique seulement que les obstacles à l'accumulation du capital disparaissent. L'éthique de la psychanalyse qui soutient la dimension subjectivante du manque de l'objet est en opposition avec cette logique. C'est probablement cette incompatibilité que nous traduisons nous-même en sentiment de haine à notre égard. Cet affect est certes pour nous un préliminaire pour penser le réel auquel nous sommes confrontés et qui pourrait nous laisser penser que nous serions deve-

nus aussi inutiles que des modes de production ou de services condamnés par le « progrès ». Mais si nous en restions là, à nous plaindre de la haine dont nous pensons être l'objet, cela nous situerait en position de demande d'amour et de reconnaissance vis à vis de nos semblables.

Psychanalystes, encore un effort...

La psychanalyse est dans une position paradoxale à l'égard de l'ordre social. Au nom de la psychanalyse laïque, elle demande une extraterritorialité pour sa transmission et la pratique de ses membres. Alors que l'ordre public requiert, pour la plupart des métiers, une habilitation par l'obtention d'un diplôme universitaire et l'inscription dans un ordre professionnel. Ne demandons-nous pas à la fois une certaine reconnaissance, des associations de psychanalystes ont trouvé pertinent d'être reconnues d'utilité publique, et en même temps, que notre pratique et la transmission de la psychanalyse soient soustraites aux critères en vigueur selon l'ordre public ?

Il est à craindre, dans l'idéologie de la normativité qui prévaut dans le marché mondialisé, que nous ne puissions avoir les deux à la fois et que la tolérance tacite qui prévaut en France aujourd'hui ne dure pas. Les associations de psychanalystes auront probablement à choisir entre la psychanalyse laïque et un agrément par l'Etat qui imposera ses normes. Une reconnaissance par l'Etat offrira, peut-être, à certains praticiens une immunité imaginaire contre la haine que la psychanalyse ne cesse pas de causer. Pour d'autres cette haine, au contraire sera un prétexte à parler de ce qui la cause et qui n'est pas étranger à la découverte freudienne selon laquelle, pour le « parlêtre » l'objet est irrémédiablement perdu et cette perte fait causer et cause un sujet.

Certes le discours dominant actuellement tend à faire croire que la haine est guérissable par le nouvel objet que le marché ne tardera pas à mettre en circulation. Le lien social qui en découle n'est pas très différent de celui opérant dans les addictions. La mondialisation du marché donne à ce discours un semblant d'universalité.

Avec Lacan, nous avons pu reconnaître que la logique du signifiant faisait obstacle à ce qu'un discours fasse univers. Ceci ne doit pas être entendu comme un soulagement vis à vis de ce que les psychanalystes endurent aujourd'hui, ni comme un espoir dans l'attente de jours meilleurs ; mais comme une obligation à produire du discours psychanalytique aussi bien dans nos cabinets que dans les interventions que nous pouvons être amenés à faire dans la Cité.

Juillet 2012

(Se) (re-)tenir (par) les deux bouts : tâche désespérée, et pour autant, nécessaire...

Luc Diaz

Le vendredi sept septembre deux mille douze, à l'hôtel *Métropole* de Montpellier, des membres, et quelques autres, d'au moins quatre associations d'analyse freudienne : *l'insu*, le *cerclé freudien*, le *mouvement du coût freudien*, et les *cartels constituant de l'analyse freudienne*, se sont retrouvés, pour la troisième fois en un an, en une réunion toujours montpelliéraine, afin de poursuivre les mises en communs de leurs questionnements face aux réponses de plus en plus précises de l'État, quant à la psychanalyse, et désormais aussi face à celles de certaines autres associations d'analyse, qui ont, d'ors et déjà, mis en place leur propre offre de formation de psychothérapeutes.

Si le concept de présence dans l'absence a quelque pertinence, celle de Jean-Pierre Winter fut de celle-là. Elle a occupé les premiers temps de notre réunion, dans de vaines tentatives de *skyper* avec son corps resté en souffrances à Paris, nous faisant vérifier, s'il en était nécessaire, que même dans un monde, soi-disant virtuel, le réel ne tombait décidément jamais juste. Jean-Pierre tenait à nous parler, ou plutôt à parler avec nous, nous qui nous étions quittés, la dernière fois, sur « la haine de la parole »...

Pour introduire notre réunion, suite à ses discussions avec Moufid Assabgui, Michèle Skierkowski a souhaité rappeler l'orientation de ces rencontres entre nos associations, à la fois ce qui les avait provoquées, et ce qui les orientait depuis septembre 2011, suite à la publication des décrets d'application sur le titre de psychothérapeute, puis à l'avis de l'HAS relatif à l'autisme en mars 2012.

En relisant les comptes rendus de nos deux premières réunions, Michèle aurait relevé deux points récurrents, plus d'autres peut-être, mais elle en retenait deux : déjà une formule : « Ce sur quoi nous ne pouvons pas céder », que nous aurions à déplier, puis, deuxième point, sur l'insistance d'une rencontre d'associations, de s'y mettre à quatre, voire cinq... Se mettre à quatre, se mettre en quatre, s'est-elle amusée, pour soutenir les questions contre les réponses déjà apportées, et contre celles qui ne devraient pas manquer de suivre...

Michèle a souligné l'importance que ce soient des associations qui se réunissent. S'il n'y avait pas eu d'associations d'analyse, elle pensait que la question de la psychanalyse aurait été déjà

réglée soit du côté de la médecine, soit de celui de la psychologie, c'est-à-dire de toute façon du côté de l'université. L'existence des associations permettrait de maintenir cet écart-là...

Michèle a alors rappelé les propos d'Olivier Grignon lors de notre première rencontre en septembre 2011 : « ... il nous faut, comme toujours, imposer la place de la psychanalyse dans un monde qui n'en veut pas, et n'en voudra jamais qu'au prix de considérables méprises. Pire encore, il est à craindre que ces méprises soient entérinées par les psychanalystes eux-mêmes dès lors qu'ils déniaient la psychanalyse comme pratique de soins, alors qu'ils devraient travailler à produire conceptuellement la spécificité radicale de ce soin. »

Si elle trouvait le « il nous faut » un peu fort, dans un sens qui tirerait vers l'obligation, comme dans : imposer le respect – et pourquoi pas ? –, elle nous a proposé d'orienter le dire d'Olivier en prenant sa phrase comme base de : « ça s'impose à nous d'imposer ».

Elle a ensuite relevé que cette troisième rencontre n'avait pas lieu à n'importe quel moment, rappelant qu'il y avait eu lieu un *petit* changement au gouvernement. Le risque serait alors de se croire à l'abri en espérant une certaine bienveillance de ce *changement pour maintenant*. « Les choses roulent, elles continuent de rouler, les commissions commissionnent, ça continue de fonctionner et ça ne va pas s'arrêter », nous a-t-elle prévenus.

Elle a proposé de travailler à partir de textes : celui qu'Albert Maître nous avait adressé, et ceux qu'avaient préparés Marie-Laure Roman et Alain Deniau, voire Jean-Pierre Winter, pour autant, qu'il puisse se faire voir... et, peut-être, aussi quelques autres personnes, encorps. À travers toutes leurs discussions avec Moufid Assabgui, ils auraient eu envie de nous dire : « n'oublions pas que la visée de nos réunions est aussi de pouvoir poser, imposer, quelque chose à l'extérieur : ce sur quoi nous ne pouvons pas céder... ».

Moufid a alors repris que, sans associations de psychanalystes, et ce dès les réunions du mercredi, on ne pourrait pas poser les choses. Dans une réunion, il y aurait quelque chose de libérant du signifiant. Il nous a demandé quel serait le but de ces réunions ? Au départ, elles auraient eu les prétentions de sociétés savantes, des prétentions scientifiques. Depuis les choses auraient-elles changé ?

Effectivement, des associations qui délibèreraient, elles le feraient toutes. Personnellement, il nous a rapporté une vieille idée : quel acte, une association de psychanalystes pourrait-elle poser dans la cité ? Quelle publicité ? Les choses pourraient-elles se poser autrement que du côté d'une délibération ?

Pour prolonger la question de l'acte, Françoise Petitot nous a demandé : est-ce que rassembler quatre institutions serait un acte, une manière de dire, de faire, ou ne serait-ce juste qu'une opportunité ? Elle a souligné l'importance pour elle de l'idée d'Olivier Grignon, que les « petites » puissent travailler ensemble.

Moufid a précisé que ça partirait d'une question, et a témoigné de l'importance de la place de Montpellier dans cette affaire. En septembre dernier, les quatre associations en jeu dans ces rencontres auraient senti que les « grandes » associations faisaient leur pub. Pour preuve, cette année à Montpellier, trois « grandes » associations auraient proposé des réunions publiques avec une arrière-pensée de formation. Il a appuyé le fait que « nous », les « petites », nous détiendrions de ce point de vue une position singulière... Aucune de nos quatre associations n'aurait d'offre de formation. Telle serait la position où il en était.

Albert Maître a poursuivi à partir du texte qu'il nous avait fait passer, texte qui était né de l'invitation de Moufid : *la haine dont la psychanalyse serait le nom*. Il a constaté que finalement la haine serait un affect familier pour les psychanalystes : Freud l'aurait rencontrée dès le début et ça n'aurait jamais cessé. Albert a souligné que le transfert opérerait aussi sur ce mode-là. En soi, cette haine n'aurait donc rien d'extraordinaire.

L'inédit serait aujourd'hui dans la manière dont cette haine serait adressée aux psychanalystes. Son attention aurait été attirée par la une d'un hebdo traitant de la perversion narcissique, mise à jour par Racamier dans les années 1990. Le livre de ce dernier, *La psychanalyse sans divan* (1970), aurait été un guide pour les anciens psychiatres, quand Albert était interne. Ce livre aurait apporté quelque chose de l'ordre de la parole dans le monde asilaire. Racamier y aurait montré comment une certaine présence de la psychanalyse pourrait modifier la clinique même. En 1992, son bouquin sur *Le génie des origines* aurait introduit une nouvelle modalité clinique : les perversions narcissiques, qu'il aurait différenciées des perversions sexuelles, en caractérisant les premières par la jouissance que trouverait le pervers narcissique dans l'atteinte du narcissisme de l'autre, en lui faisant ressentir son inanité.

Le livre d'Hirigoyen, cette collègue, sur le *Harcèlement moral*, vendu à plus de 500 000 exemplaires aurait trouvé un écho dans le public, avec cette idée d'une perversion dans le lien social.

Si Albert ne partagerait pas la réverbération de ces signifiants, ils témoigneraient cependant d'un réel d'une certaine clinique du lien social aujourd'hui. Il a alors proposé sur cette question de la haine, de la haine de la psychanalyse, de la mettre en relations avec cette dimension d'une certaine perversion dans le lien social.

Albert a soutenu l'hypothèse que cette dimension de la perversion narcissique ne serait pas quelque chose de circonstanciel, mais l'illustration des incidences subjectives de l'idéologie dominante du capitalisme financier. Le propre du discours du maître, aujourd'hui, serait de tendre à fonctionner indépendamment de la réalité psychique des gens et des choses, citant un patron qui rêverait d'un capitalisme sans usine... fiction d'un symbolique, d'une logique comptable qui fonctionnerait pour son propre compte, sans être lestée par les corps et les sujets.

Ce qui se dessinerait, nous a-t-il dit, dans cette logique de la comptabilité, ce qui y serait en question, ce serait un évidement de la fonction de la parole. Nous la ressentirions comme quelque chose qui nous évacuerait et nous ferait disparaître. La logique du capitalisme financier, ce serait qu'il n'aurait pas d'état d'âme, ce ne serait pas qu'il haïrait, ce serait qu'il s'en foutrait ! Or nous aurions besoin de nous sentir haïs, parce qu'au moins, ça nous ferait exister. Nous serions, ni plus ni moins, confrontés à cette modalité d'être hors du compte, de ne pas être comptés, de ne pas compter... Nous nous retrouverions en position d'être en demande d'être haïs !

Albert a ensuite fait référence à un documentaire d'Arte, diffusé dans la semaine, sur Goldman Sachs, ce gotha qui aurait désormais infiltré tous les pouvoirs politiques aussi bien aux USA qu'en Europe, dans un discours totalitaire. Il a cependant souligné que les comptables ne pourraient pas évacuer trop longtemps la dimension de la parole. Nous n'aurions pas à nous plaindre qu'on ne nous aimerait pas, mais à nous faire entendre selon différentes modalités.

Albert a conclu sur la question de la transmission, qu'il différencierait de la formation. Il a rappelé l'importance de la dimension institutionnelle des analystes, avec l'illustration du lien « inter », nous invitant à prendre en compte l'intérêt de l'I-AEP. Les associations en se fréquentant ne cesseraient de rencontrer une altérité, ce qui leur éviterait, en étant entamées, la dérive de faire masse. Il a souligné que ce serait là une dimension que nous aurions à soutenir, dans la perspective de l'analyse laïque. La formation nous entraînerait *ipso facto* dans un modèle universitaire, c'est-à-dire à être prêts à endosser les habits d'une éventuelle législation sur la psychanalyse et sur les psychanalystes.

Permettez-moi d'ajouter une petite incise personnelle en guise de remerciements à Albert d'avoir su d'emblée recadrer nos débats en nous remettant à notre place. Par nous, je veux dire, les analystes et leur demande de haine, même et surtout, si elle serait le *primum movens* d'un transfert analytique...

Moufid Assabgui a enchaîné par une question à plus savant que lui, en remarquant que dans l'assistance, certains auraient une formation politique plus avancée que la sienne. Il nous s'est demandé : comment constituer un collectif d'analystes ? Serait-il possible d'essayer de prendre la parole, non pas au nom d'une association ou d'un inter-associatif, mais au nom d'un collectif ?

Alain Deniau a alors émis une remarque dans la ligne de *l'étourdit* de Lacan : la tâche d'altérité serait tout autant désespérée que nécessaire. Désespérée serait la question de la haine, celle du *Nebenmensch* : «...je la mène quand même... ». Il nous a proposé d'orienter plus la question du sujet lacanien que celle d'un collectif. À la fois nous vivrions dans une société, dont il faudrait nécessairement reconnaître les représentations qu'elle aurait de nous, et en même temps le renfermement dans le petit groupe ne serait pas viable. Tels seraient les éléments d'un dilemme...

Michèle Skierkowski nous a alors pointé que le paradoxe, ce serait peut-être aussi ce qui définirait quelque chose de la psychanalyse. Le paradoxe, a-t-elle remarqué, Alain viendrait d'en soulever un, pour constater que nous n'arriverions pas pour autant à le régler, à être d'un côté ou de l'autre... Notre position, ce serait d'être dans le paradoxe, dans une tâche désespérée et nécessaire. Ainsi le débat sur le fait que nous ne pourrions pas dire : « Je suis psychanalyste », et que, pour autant, il faudrait bien pouvoir le dire d'autres fois. Michèle nous a invités au grand écart de tenir les deux, grand écart à maintenir aussi dans la façon dont nous transmettrions quelque chose...

Alain Deniau a voulu reprendre les choses autrement. On pourrait les aborder sur le mode politique, et il a fait référence au texte de Freud, sur *l'Analyse avec fin, analyse sans fin*, qui oscillerait entre deux positions : les analyses qui laisseraient un reliquat de transfert persistant dans le sujet sur le mode de l'hainamoration, pour être prêt à être analyste, et puis les manifestations résiduelles, d'ordre psychotique, dont Freud aurait été envahi pendant près de trente-deux ans, et qui seraient évoquées dans sa *lettre sur l'Acropole*, à Romain Rolland. Freud y repèrerait les manifestations résiduelles comme quelque chose qui inhiberait la pensée, en fonctionnant en mode circulaire sur la haine. Les reliquats continueraient à agir. Les manifestations

résiduelles seraient les sédimentations des traits d'identification à l'analyste : « faire son petit Lacan ».

Dans ce repérage entre les deux positions de la fin, l'une reposerait sur l'amour et l'hainamoration, l'autre mettrait en jeu la haine : Freud disant de Ferenczi : « Il n'a pas compris et il en meurt... Désormais, nous n'avons plus rien à nous dire ! » Ferenczi meurt de son anémie de Biermer, cinq ou six mois plus tard. Alain proposait d'essayer de trouver à l'intérieur du fonctionnement psychique l'origine de cette haine... Il y aurait certes un rapport avec quelque chose de nouveau, de sulfureux, de sexuel, et en même temps, de nous demander par exemple : « qu'est-ce qui a pu pousser Onfray à soutenir une telle haine ? » Des considérations épistémologiques, déjà, mais aussi un ressort beaucoup plus profond : cette haine au cœur de chacun serait liée à la dimension de ce qui ne pourrait pas être verbalisé.

Moufid Assabgui a relevé une contradiction par rapport à la dernière séance : où le sentiment nouveau aurait été l'émergence de cette haine, émergence qui pour lui ne serait pas tellement ancienne, du moins dans une connotation très spéciale. Il a proposé un exemple qui le frapperait : quand on va à Saïgon, ou plutôt à 上海 (Shanghaï), les chinois auraient maintenu en l'état, dans un jardin, la pancarte suivante : « Interdit aux chinois et aux chiens ». En 1940, c'était : « Interdit aux juifs et aux chiens ». Cela ferait écho à sa propre histoire, celle de la Clinique de *la Lironde*, qui aurait correspondu à trente ans de sa vie, et qui aurait depuis changé de mains. Le psychiatre recruté aurait mis une pancarte stipulant : « Interdit aux psychanalystes et aux chiens ». Même si ses collègues lui auraient signifié qu'il avait atteint là une limite, cette pancarte aurait surgi.

Dinah Boissy a demandé s'il s'agissait de haine ou de peur ? Jean-Pierre Holtzer a cité un hebdo, *Le nouvel obs* pour ne pas le citer, qui restaurerait les autodafés pour la psychanalyse, en précisant que ce serait une question de haine, même si ce serait motivé par la peur. La haine, pour lui, ne serait pas contre la psychanalyse, mais une haine plus large de la parole.

Alain Deniau a rapporté un article de Jean Birnbaum, dans le dernier *Monde des livres*, où ce dernier repèrerait la conjonction de l'assassinat le premier septembre dernier d'une psychothérapeute, avec la parution du livre de Julia Deck : *Viviane Elisabeth Fauville*, où le personnage éponyme assassinerait son psychanalyste. Alain nous a demandé : est-ce que ce serait dans l'air ? Jean-Pierre a répondu que ce ne serait pas du même ordre. Jacques Asher, en précisant qu'un autodafé serait

un acte de foi, nous a, alors, demandé quelle foi serait menacée par le maintien du sujet de la parole ?

Geneviève Abécassis a répondu que ce serait peut-être le retour à l'idolâtrie, qui serait alors menacé. Se disant juive, elle nous a rapporté que, quand elle avait commencé à lire les textes, elle aurait eu envie de mettre tout ça au rencart, mais régulièrement, ils lui reviendraient. L'interdiction de l'idolâtrie par ce fameux dieu sans nom et sans image soutiendrait la psychanalyse dans ces questions de l'identité et de l'identifiable, et en ce sens elle ferait peur. Alain Deniau nous s'est demandé si la psychanalyse n'aurait pas été identifiée comme la *Juden-Wissenschaft*, comme la science des juifs. Geneviève a évoqué un terrible retour de l'antisémitisme en France. Jacques Asher a relevé que la question de la psychanalyse dans l'institution, microcosme de la société, serait de nos jours confrontée à des manifestations de haine de plus en plus fréquentes. Si la haine était certes une manifestation de la peur, ce serait bel et bien une situation de haine, que nous vivrions.

Moufid Assabgui a poursuivi en s'intéressant à l'histoire des bibliothèques, celle d'Alexandrie n'aura pas été la seule à brûler, et à plusieurs reprises. Pour lui, ce serait des phénomènes qui auraient à voir avec l'esprit. Serge Vallon a évoqué l'actualité des situations mauritienne et malienne. Moufid a repris la destruction de la bibliothèque d'Alexandrie perpétrée par les conquérants arabes. Le « général » arabe aurait été un homme très éclairé, qui aurait écrit un courrier au Calife quant à la conduite à tenir. Ce dernier lui aurait répondu : « C'est de la parole. Or le seul livre qui est détenteur de la parole, c'est le Coran. Brûle tous les autres ! »

Yvelise Salom est revenue sur l'interdit aux psychanalystes et aux chiens, en citant Serge André, puis Imre Kertész, et enfin Patricio Guzmán, le réalisateur de *La bataille du Chili*. Elle a évoqué les systèmes totalitaires, la Shoah... Elle y verrait les attaques d'idéologies utilitaires, plus encore que la haine de l'autre. Nous ne serions pas les seuls à être visés. Nous serions emportés par : « Tout ce qui n'est pas plus vaut moins ». Elle a pointé les deux signifiants de l'irreprésentable : les femmes et les juifs. L'origine de la psychanalyse serait en liens directs avec ces deux signifiants. La psychanalyse serait une femme juive, elle n'aurait rien pour elle, a-t-elle ajouté. Son prénom serait Dora, a complété Serge Vallon.

Geneviève Abécassis a pensé tout haut : une femme, les femmes dans le monde. Elle a rappelé ce qui se passe en Afghanistan. Elle s'est dite admirativement étonnée par les femmes de ce pays, par leur liberté de parole, par leur culot, qui leur

vaudraient jusqu'à quinze ans de prison. Devant ces femmes qu'on enferme, elle a évoqué la haine du désir.

Albert Maître a repris la destruction des bibliothèques, pour souligner que ce qui y serait finalement à l'œuvre, ce serait que la logique du pouvoir voudrait que le discours du pouvoir fasse universel. Or, nous a-t-il rappelé, le manque de l'autre ce serait ce qui ferait penser. Il a vu dans la destruction de la bibliothèque, le signe avant-coureur d'une dégénérescence intellectuelle ultérieure. Le panneau « interdit aux psychanalystes et aux chiens », si on le prenait comme un trait d'humour, ce serait déjà un moindre mal.

Albert est alors revenu sur la formation des jeunes médecins. À « son » époque, on y aurait parlé de l'intérêt de la psychanalyse. Puis on aurait dit : « C'est pas vérifiable, c'est non-randomisable ». Aujourd'hui, on n'en parlerait plus du tout. Pour Albert, ce serait pire de ne pas en parler que de louvoyer. Que la psychanalyse dérange, ce serait tant mieux ; mais reprenant la une des hebdomadaires, il nous a pointé la course folle actuelle vis-à-vis de ce qui serait nouveau, où il faudrait détruire ce qu'il y avait avant.

Serge Vallon a alors posé une question : « est-ce de la haine ou de l'agressivité ? » Il nous a dit y avoir réfléchi, il y a longtemps, en ces termes : la haine serait primaire dans la structuration subjective. Quand elle acterait, ce ne serait que des reliquats de haine. Ce dont on parlerait, ce serait de l'agressivité, de l'agressivité de la droite décomplexée par exemple, une espèce de dévergondage de la parole publique. Sarkozy aurait été le nom de la honte. Pour Serge, la haine annulerait l'altérité, comme lors de la guerre d'Algérie, où l'on serait allé à la corvée de bois, pour ne pas dire qu'on y allait exécuter les prisonniers.

Chez l'humain, l'inhumain serait trop présent – *Menschliches allzumenschliches*, mon cher Serge –. Il nous a dit se méfier d'un usage du mot de haine. Il a repris les propos d'Albert dans son introduction : on serait bien content d'être « haïnés », parce qu'on existerait. La psychanalyse serait un système de symbolisation, ce ne serait pas le seul, a-t-il constaté. Elle produirait du sujet et du transfert. Sur cette spécificité, Serge nous a rapporté s'être retrouvé désagréablement minoritaire au cours d'un colloque toulousain sur *psychanalyse et médecine*. Serge y aurait soutenu l'existence d'un faux universel dans la psychanalyse, un univers symbolique particulier, une dynamique qui se serait ouverte jusqu'à la mort...

Delphine de Roux a poursuivi la distinction entre haine et agressivité, par quelque chose où l'autre n'aurait pas lieu d'être. Elle a raconté une

anecdote personnelle qui lui aurait fait violence, sous forme d'une communication téléphonique avec SFR, par rapport à l'ADSL. Il aurait fallu qu'elle soit au bout du fil, et elle y aurait pensé en termes d'interlocution. Au bout d'un moment, elle aurait émis une hypothèse, à laquelle il lui aurait été dit : « Madame, vous n'êtes pas là pour vous poser des questions, c'est moi qui ai les réponses ! » Françoise Petitot a rapporté que cela aurait été mot pour mot ceux d'un chef de service. Dinah Boissy a remarqué que ça répondrait au début de nos débats : comme la psychanalyse poserait les questions, l'autre ne pourrait pas avoir la réponse.

Jacques Asher est alors revenu sur les bibliothèques et le lien entre l'émergence de la psychanalyse, son opérabilité, et le signifiant juif. Il lui souvenait, dans l'histoire ordinaire, de Poliakov et des liens entre misogynie et antisémitisme. Dans la *Revue juive*, au cours des années trente, Freud aurait posé la question du lien au signifiant juif, qu'il aurait repris avec *Moïse et le monothéisme*. Au début du dernier siècle, *Sexe et caractère*, le livre de Weininger, juif converti au christianisme, aurait poursuivi de sa haine femme et juif. Déjà les consignes...

Alain Deniau s'est alors dit reconnaissant à Serge Vallon d'avoir clarifié haine et agressivité. Il a soutenu que la vraie haine se trouverait dans la psychose, qu'elle y serait sans objet. Il a évoqué le reliquat de transfert en mouvement, aussi bien dans les cures quand elles rateraient, que lorsqu'on prendrait des analyses en deuxième ou troisième main, et que l'on y découvrirait que des psychanalystes se seraient permis des trucs invraisemblables, qui auraient fait effondrement, voire toutes les transgressions possibles, telle celle de ce psychanalyste qui se serait battu avec son analysante.

Patrice Champoirail a, ensuite, détaillé les séquences d'une déception, depuis quelques années dans les institutions. Deux voies lui seraient repérables : d'une part la question de la haine, sans doute ancienne, d'autre part, celle du non-amour. Ceux qui haïraient versus ceux qui n'en auraient rien à foutre. Ce qui aurait disparu, ce serait l'amour de la psychanalyse. Geneviève a contrebancé en décrivant la ferveur, l'amour des chinois, la foi qu'ils auraient dans la psychanalyse. Elle a évoqué sa présence au colloque de 慎独 (Shendu) au printemps, avec une centaine de participants. Françoise Petitot a tempéré ces propos, en soulignant leur lien avec une relation transférentielle.

Patrice Champoirail a insisté en se posant cette question : « où est l'amour de la psychanalyse ? » Quelle serait la parole, quelle parole pour donner une chance à cet amour d'apparaître ? Il a regretté que cette parole-là manquerait, en remarquant que ce que l'on entendrait le plus souvent, ce

serait que le psychanalyste ne parlerait pas, c'est-à-dire bientôt un silence de mort. Il a conclu en s'interrogeant sur quelle parole pourrait rendre possible cet amour ? Françoise Petitot a répondu que l'amour de la psychanalyse en psychanalyse, cela s'appellerait le transfert. Il n'y aurait jamais eu le sentiment d'amour. De la passion, de l'intérêt, oui ! de l'amour...

Michèle Skierkowski est alors revenue sur quelque chose du côté des rencontres, des rencontres sur Montpellier, et de la question de savoir comment chacun y aurait rencontré la psychanalyse. Ce qui l'aurait frappée, cela aurait été le plus souvent une rencontre, une rencontre entre un discours sur..., et un professeur, un livre, un tout petit peu animée par la rencontre d'une question propre. Dans ses jeunes années, elle a évoqué quelque chose à la fois d'un transfert, et..., et la rencontre avec une question propre, se demandant quels seraient les lieux possibles, aujourd'hui, pour de telles rencontres ? Serge Vallon a répondu qu'il n'y aurait pas de lieu, que ce serait partout où l'on serait. Michèle nous a provoqués avec le *faut-il brûler la psychanalyse ?* du *Nouvel obs*. Serge y a reconnu un marronnier. Leur fonds de commerce, a précisé Françoise Petitot, rappelant que déjà à l'époque..., et souhaitant que nos débats rebondissent un peu.

Une personne, dont je n'ai malheureusement pas pu noter le nom, nous a ramenés du côté de chez nous, en nous rappelant que, parfois – doux euphémisme –, nous y aurions été un peu – *idem* – pour quelque chose, par nos formes d'attitudes, de prestance. Des attitudes qui auraient heurté, blessé. Elle nous a invités à nous reporter à nos erreurs, reconnaissant que nous en aurions commis pas mal, dans un contexte général, où il serait question de brûler les bibliothèques. Patrice Champoirail soulignant l'insistance avec laquelle elle apparaîtrait dans la parole, que ce soit pour l'autisme ou... Françoise Petitot a scandé en nous demandant qui supporterait aujourd'hui d'envoyer un texto sans avoir une réponse dans les cinq minutes. Pas elle, en tout cas !

Marie-Christine Alquié nous a invités à sortir de notre tour d'ivoire, et en évoquant le dernier livre d'André Green, à parler de nos échecs, des échecs de la psychanalyse. Albert Maître a soutenu que la dimension persécutrice, qui nous viendrait de l'autisme, ne serait pas sans fondement. Ce qui aurait pu être persécutoire pour ces familles et ces enfants, ce serait l'injonction de parler, même si cela aurait été fait de notre part avec l'espoir que ça arriverait un peu à dénouer quelque chose. Nous nous serions caricaturés en les rendant responsables de l'autisme de leur enfant. Nous n'aurions pas voulu voir une impossibilité de prendre la parole. Le retour que nous prendrions de plein fouet nous

mettrait un peu le doigt sur le fait que nous y aurions négligé une dimension du réel. Nous resterions embarrassés devant ces situations où l'on aurait affaire à un réel.

Nouvelle petite incise personnelle pour constater que l'interdiction actuelle qui est faite à ces parents de parler de leur culpabilité, dont la biologie les dédouanerait, est tout autant persécutrice que l'injonction que nous leur faisons d'en parler. Les êtres humains ne sont jamais aussi bêtes que ce que l'on pourrait les supposer, et quand on leur parle de génétique, par exemple, ils y ressentent bien, au moins, la gêne de leurs propres gènes.

Serge Vallon est alors revenu sur une idée du transfert. Si le transfert était universel, nous ne serions pas les mieux placés. Dans le passé, nous aurions fait comme si nous étions propriétaires de l'inconscient. Il a évoqué un patient qu'il recevait : on se parle, nous a-t-il dit, pas vraiment dans un face à face, car il aurait pu tourner un peu le fauteuil. Ce dernier parlerait aussi dans un groupe d'AA, et encorps dans une association d'il ne savait pas trop quoi pour les gens qui auraient été abusés, et en plus il viendrait le voir. Serge nous a dit ne pas se porter plus mal de cette conjonction, alors qu'il y a trente ans, il aurait dit que c'était n'importe quoi, qu'il fallait choisir ! Nous serions responsables de cette déflation, et pour lui, ce serait plutôt une bonne chose. Il nous a alors demandé : pourquoi serions-nous persécutés ? Il a alors cité *Énigmes et complots*, une enquête à propos d'enquêtes, le livre de Luc Boltanski. La persécution sur le savoir viendrait de l'illusion d'une transparence, pseudotransparence liée à la démocratie. Ou à la médecine, a renchéri Moufid Assabgui : désormais on y verrait tout ! Serge est alors revenu sur notre responsabilité de nous croire propriétaires l'inconscient.

Pour Alain Deniau, ce serait lié à un moment du fantasme de toute-puissance, que ce soit par exemple avec les anorexiques ou les alcooliques. Il s'est remémoré une patiente qui aurait beaucoup « avancé » en soutenant à la fois un travail analytique et un parcours chez les AA, à partir du moment où elle avait pu dépasser le discours béatifiant des AA. Et son fantasme de sobriété absolu, a complété Serge Vallon.

La pause fut, comme souvent pour le nicotomane que je reste, bienvenue.

À la reprise, Moufid Assabgui aurait voulu donner la parole à quelqu'un qui avait présenté son dossier à l'ARS, pour l'obtention du titre de psychothérapeute. Il était malheureusement (?) absent. Il a évoqué l'horreur de l'interrogatoire, que cette personne aurait subi, notamment de la part des analystes, qui composaient la commission. Ces derniers

se seraient posés comme détenteur de la vérité. Dans un premier mouvement, il aurait eu envie de prendre la plume pour leur répondre, mais il se serait bien vite demandé : « quelle place tu prends ? » Ce serait peut-être pour lui l'une des fonctions d'un collectif, qu'il appelait à nouveau de ses vœux, de pouvoir produire une lettre courte. Il nous a demandé : « peut-on penser ensemble ? »

Marie-Laure Roman, qui nous avait préparé un petit texte, a alors pris la parole, pour nous faire part du compte-rendu de la dernière réunion de l'*Insu*, à propos de la haine de la psychanalyse. Dans un premier temps, ils y auraient repris ce qui avait été dit lors de notre dernière réunion du mois de mars : la haine de la psychanalyse aurait toujours été présente ; Freud y aurait décelé une résistance de l'humanité quant à la castration. Ils se seraient posés la question de savoir comment cette haine se déclinerait-elle aujourd'hui ? Ils y auraient insisté sur un visage de la haine, celui de la fonction de la parole, où la parole subjectivante serait déchue au profit de l'image, soulignant la difficulté du lien entre discours et véracité. La psychanalyse y serait à contre-courant, porteuse de la castration de la demande, dans une culture où la demande devrait pouvoir être sans limites. Si la castration de la demande était effective, l'émergence du désir pourrait-elle être compatible avec le capitalisme financier ?

Marie-Laure a ensuite souligné l'importance de pouvoir être dans un acte, à partir de nos points communs, à soutenir dans la dynamique entre nos associations. Elle a souhaité que nous puissions poser quelque chose avant de nous quitter, et, dans ce sens, elle a accentué un point important qu'ils auraient soulevé, à savoir la différence entre formation et transmission.

La qualité du silence qui a suivi cette prise de parole fut, il me semble, en rapport avec celle de cette dernière. Moufid Assabgui l'a d'ailleurs rompu, en remarquant que Marie-Laure s'était adressée à nous, non en son nom personnel, mais au nom d'un compte-rendu de l'association qu'elle préside. Il nous a demandé comment l'articuler ? En nous demandant de définir ce que nous soutenions, Mathilde Troper-Friedman a précisé la question que nous posait Marie-Laure. Celle-ci a alors repris que ce qui nous réunirait, ce serait une position par rapport au savoir, et ce dans deux registres : celui de la psychanalyse elle-même, et celle d'une position spécifique que notre groupe de quatre associations soutiendrait à l'intérieur de la psychanalyse.

Pour Dinah Boissy, ce que nous soutiendrions, ce serait l'altérité : il y a quatre associations. Elle a craint qu'à vouloir ajouter de l'acte à l'acte, nous risquerions de l'effacer. Pourquoi vouloir en rajouter ?, nous a-t-elle demandé, en remarquant

que nous serions tiraillés entre soutenir l'altérité et quelque chose que nous aurions du mal à soutenir. La question que Moufid Assabgui nous posait de la réponse à faire à ces « Messieurs » de la commission, qu'est-ce qui l'empêcherait de la faire en son propre nom ? Pourquoi aurait-il eu besoin que ce soit au nom d'un groupe ?

Pour beaucoup de raisons, a répondu Moufid. Des raisons personnelles d'abord. Il aurait été un acteur très actif au moment de l'ARH, siégeant à certaines commissions, entretenant des relations avec la directrice de l'ARH. Puis, le sarkozysme aurait sécrété des promotions de copains, de coquins, et le travail ne serait plus devenu possible. Beaucoup d'arrière pensées l'en empêcheraient. Avant de conclure de façon rédhibitoire : « Je fais partie des vieux ! »

Michèle Skierkowski est revenue à ce moment-là sur notre dernière réunion, craignant qu'au-delà de ce qui était formulé dans les décrets d'application de la loi sur le titre de psychothérapeute, avec les psychanalystes régulièrement inscrits dans des associations, se profile le temps d'après, celui des « bonnes » associations, celles qui le seraient reconnues, celles qui le seraient déjà d'une certaine manière. Nous aurions quelque chose à dire par rapport à ça, pour éviter que bientôt, très vite, on vienne nous dire : les « bons » analystes, ce sont ceux qui sont inscrits dans les « bonnes » associations. Moufid Assabgui a alors avancé un peu de fiction : les décrets de loi vont être complétés. Soit nous nous dirions que nous résistons, un certain temps, ça pourrait marcher, soit nous nous dirions qu'il faudrait prendre position, et alors comment ? Comment avancer et faire savoir trois ou quatre idées ?

Albert Maître a, sur ce, repris l'idée que s'il n'y avait pas eu d'associations en France, la situation de la psychanalyse y serait bien différente. Il n'y aurait qu'à voir comment elle s'était jouée en Allemagne ou en Italie. En France, l'existence des associations d'analystes lui semblerait instituer des états de faits. Certaines auraient le style de faire de la formation. D'autres privilégieraient la transmission. Il y aurait là une tension entre formation et transmission. La formation canonique, ce serait celle de l'IPA, cursus très formalisé, qui ne pourrait que plaire aux autorités publiques. Dans certaines associations lacaniennes, ce serait déjà ainsi.

Pourtant, il n'y aurait jamais d'être analyste, *a priori*, ce serait uniquement dans l'après-coup, que l'on pourrait dire qu'il y en avait eu, et sans pouvoir préjuger d'aucun devenir. Ce ne serait qu'en actes, qu'en parlant entre nous. Pour Albert, ce serait cela que nous aurions à mettre au travail et à développer. Le processus de la cure, ce ne serait pas l'interprétation, ce serait le fait qu'en prenant la

parole, des choses se déplaceraient. La formation des analystes devrait reprendre ce qui serait en jeu dans la cure. Albert a espéré que si un certain nombre d'associations arrivaient à travailler ensemble, elles pourraient peser d'un certain poids aux yeux des pouvoirs publics. Des associations d'analystes ne manqueraient pas, quant à elles, de bientôt demander que les autorités publiques fassent le ménage, avec comme premier critère, celui du nombre d'adhérents.

Alain Deniau a repris sur la tension entre formation et transmission, avec la formation de Lacan, lui-même, qui se serait coulé dans le moule de la SPP avec Rudolph Loewenstein. Il se serait bien vite débattu. Loewenstein n'aurait pas voulu l'habiliter. Il aurait fallu l'intervention de Pichon, un grammairien venu de l'extérieur. Ça lui serait ressorti en 1953, quand il aurait dit : la transmission, c'est moi qui vais la faire. Alain a souligné que toutes les institutions seraient là pour se pérenniser, alors que chaque transmission devrait être singulière. S'il a reconnu que ce ne serait pas mal d'avoir l'idée d'une association plurielle, il n'était pas certain qu'il faille l'instituer.

Serge Vallon a mis son petit bémol : il lui semblait que lors de la scission de 1953, Lacan était le patron de l'institut. Il aurait choisi de donner son tablier, a repris Alain Deniau. Serge a rappelé la révolte des élèves, qui en auraient eu marre d'être infantilisés. Nous en aurions hérité, mais il ne nous faudrait pas sacraliser. Il nous faudrait les deux : formation et transmission, a-t-il rajouté. Ça dépendrait de ce qu'il s'agirait de transmettre, s'est enquis Alain. Est-ce que ce qui se transmettrait ce ne serait pas une position subjective, qui aurait à voir avec l'éthique ?, nous a-t-il demandé. Françoise Petitot remarquait alors qu'on pourrait avoir une position subjective éthique, tout en étant « analphabète ». Serge soutenait que tous ces matériaux, il nous fallait bien en disposer : nous ne transmettrions pas qu'une position subjective, nous aurions besoin de la mémoire des Lumières, des monothéismes. Ça ne s'opposerait pas. Françoise apprécia que ça s'affinât un peu.

Dans ce débat entre formation et transmission, permettez-moi d'ajouter une dernière incise personnelle – avant la conclusion –, incise que je dois à Costas Ladas, et qui est, il me semble, dans le gauche fil de notre tâche désespérée et pour autant nécessaire de tenir les deux bouts, les deux debout... en ne tentant plus de faire passer la ligne de partage, qui, au bout du conte, sera toujours celle du Bien et du Mal, entre formation et transmission, mais à l'intérieur de chacune d'elle. La remarque de Costas est la suivante : tout corps d'armée, qui se respecte, comporte une unité de transmission, dont

la tâche est de transmettre de haut en bas l'ordre du chef, l'ordre du « maître ». Trans-maître...

Patrice Champoirail a constaté que les lieux, où la psychanalyse pourrait encore se transmettre, seraient aussi des lieux de formation : l'université ou l'hôpital. Françoise Petitot a fait part de son désaccord, en soutenant qu'en tant que patient : « Ah, non ! c'est autre chose ! » Patrice a poursuivi son propos en racontant qu'il aurait rencontré la psychanalyse à l'université, et en regrettant que les associations pécheraient le plus souvent par leur monoculture, puis en soutenant que les lieux de formation seraient aussi les lieux où l'on pourrait subvertir... Françoise a prétendu avoir quelque idée là-dessus. Serge Vallon a enchaîné sur les lieux de la pédagogie institutionnelle.

Thérèse Ferragut a souhaité s'écarter de ce discours sur une culture, pour rappeler ces professeurs qui, avant, nous auraient fait part de leurs expériences. C'est-à-dire d'un parcours subjectif, d'une rupture, qui ne pourraient pas être évalués. Dans ce domaine, il n'y aurait pas de savoir établi ou mesurable. Tout le monde saurait de quoi nous parlerions, mais nous n'arriverions pas à la dire. Elle a proposé de différencier ce qui serait de l'ordre de la culture, ou de l'enseignement, de ce qui serait de celui de l'expérience, qui, elle, ne pourrait pas être comptable d'un nombre d'heures. L'expérience, oui, a poursuivi Serge Vallon, pour préciser : et avec qui ? Thérèse a soutenu que nous serions en rupture avec cela.

Pas du tout !, a rétorqué Serge. Il a alors avancé que ce qui spécifierait les *Cartels*, ce seraient essentiellement deux choses. Premièrement, celle d'essayer d'échapper à deux maux : d'une part celui d'une logique bureaucratique, d'autre part celui du modèle charismatique d'une personne centrale. Après la mort de Lacan, les *Cartels* se seraient formés, en se constituant au participe présent, sur l'idée que personne ne pourrait se réincarner... La deuxième spécificité des *Cartels*, ce serait leur insistance sur le fonctionnement des dispositifs, qui viendraient rappeler que la psychanalyse ne serait jamais acquise une fois pour toutes. D'où l'importance des dispositifs, qui viendraient sans jamais cesser actualiser, revivifier, nos pratiques et nos théories. Serge a déclaré ne pas retrouver ces deux caractéristiques partout, loin s'en faut. Il a cité par exemple un Mannoni ininterrogeable par les ex-mannoniens. Il a conclu en soutenant qu'une association autour d'une figure centrale, ça, on pourrait la former, puis en nous demandant : qu'est-ce qui nous retiendrait de fusionner ?

Pour Françoise Petitot, ce qui nous empêcherait, ce ne serait pas seulement les organisations de nos différentes associations, mais encorps leur

style. Serge a évoqué les plus nombreuses, celles qui auraient le plus de photocopies du même. Michèle Skierkowski a alors proposé d'atténuer un tout petit peu nos différences, pour nous retrouver dans nos fonctionnements autour d'une place vide et d'un crédit fait aux dispositifs. À l'énonciation, a précisé Albert Maître. Ce serait peut-être suffisant, a poursuivi Michèle, et avec le style propre de chaque association, nous n'en serions pas si loin. Elle a évoqué le travail sur la psychanalyse des enfants, avec des modalités « pas tout à fait les mêmes » pour tout le monde, mais quand même. Elle s'est amusée de la façon dont chaque association se nommait, devant l'interpellation de l'employé de l'hôtel *Métropole*, lorsqu'il avait dû rédiger les factures de nos quatre associations pour cette après-midi de travail. Albert Maître a souligné que nous pourrions bien en rire, si nous n'oublions pas combien ces nominations nous seraient précieuses. Françoise Petitot a rapporté combien ils se seraient bagarrés sur le mot : mouvement.

Alain Deniau a expliqué qu'au *Cercle freudien*, ce qui serait à l'origine du nom, ce serait l'idée de cercle littéraire. Il a évoqué Jacques Hassoun, qui se serait intitulé : « homme de lettres ». Par ailleurs, le cercle contiendrait l'idée d'un vide central, mieux celle d'un tore à regarder du dedans et non pas d'au-dessus ; il apporterait la question de l'hétérogène, de la circularité, à la différence d'institutions qui tourneraient en rond(s) autour d'un pivot central.

C'est le moment qu'a choisi Moufid Asabgui pour nous faire une proposition très provocatrice : comment appeler ce groupe de quatre associations ? Avancé encore plus dans la provocation, il a suggéré de faire un colloque en Chine qui aurait pour titre : la bande des quatre ! Il nous a, à nouveau, demandé ce sur quoi nous ne céderions pas, et si les chinois avaient lu l'œuvre de Freud, et le mot d'esprit, comment traduire dans d'autres langues, le mot d'esprit ? Françoise Petitot a avancé que nous ne serions pas un groupe, au mieux un collectif, nous proposant d'affiner cette question, en pensant qu'il vaudrait mieux que le collectif ne soit pas un groupe. Une personne, dont je n'ai pu m'enquérir du nom, a soutenu que le collectif ne serait pas né hors des syndicats. Ou hors de la psychothérapie institutionnelle, a répliqué Françoise.

Pour Alain Deniau, Lacan aurait différencié l'amas du collectif, à partir du moment où quelque chose ferait lien. À l'origine de la psychanalyse, suite à la dimension persécutrice du conflit avec Fliess, et aux *années de splendide isolement*, serait venu le groupe du mercredi, où tous les gens auraient été ensemble dans ce premier temps, puis, bientôt l'histoire du fameux anneau des sept, et, enfin une organisation bureaucratique. L'anneau,

des signes de reconnaissance, a associé Serge Vallon. Tout un rituel d'adoubement, a poursuivi Alain.

Delphine de Roux a alors voulu reprendre : là où ça n'avait pas lieu d'être. Il lui venait l'opposé : là où ça avait lieu d'être. Elle constaterait que finalement que l'*Aire méditerranéenne* fonctionnait depuis maintenant plus de vingt ans. La question du lieu lui paraissait essentielle, un lieu et un temps joués dans, par, un dispositif. Serge Vallon a poursuivi en rappelant qu'aux *Cartels*, ils ne se seraient jamais pensés suffisants, pour apporter tout ce qui pourrait être nécessaire. Ils auraient toujours eu besoin d'avoir des liens, pour la passe, par exemple, ou d'aller s'emmerder à l'I-AEP. Si on restait dans le chacun pour soi, on n'irait pas bien loin...

Moufid Assabgui nous a alors rappelé qu'il nous restait qu'un petit quart d'heure. Il souhaitait que nous le mettions à profit pour soulever deux ou trois questions, celle par exemple d'une autre réunion : la désirerions-nous ? Et si oui, devrions-nous la programmer maintenant ? En fixer entre nous un thème ou bien un terme ? Après quelque silence, il a proposé que si nous nous questionnions du côté du thème, nous devrions faire un compte-rendu lapidaire – c'est-à-dire tout l'inverse de ce que je suis en train de vous proposer...-. Après les débats de notre après-midi, la question de la haine n'apparaissait plus à Moufid aussi pertinente qu'au début de nos discussions. Il en relevait deux de cette demi-journée : un symbolique sans sujet, et une autre, qui ne serait venue qu'une fois, celle de la négation du réel, une forme de négativisme, de négationnisme...

Pour Albert Maître, ce serait alors une manière de nous saisir de quelque chose que nous n'arriverions pas à penser. Nous étions partis de la haine et nous terminions sur la transmission. Parler de la transmission plus que de la formation lui semblait à spécifier. Il est revenu sur ce quelque chose de particulier à la psychanalyse, qui expliquerait la haine. La manière dont elle se transmettrait serait différente de l'universitaire, ou même d'une accumulation des expériences. Chacun aurait affaire avec ça. Quand même, et même si tout cela ferait partie de la transmission, il y aurait quelque chose en plus, qui ne pourrait au grand jamais s'organiser en un discours universel, et ce serait cette absence qui serait inacceptable pour, par, le social.

Pour Françoise Petitot, la psychanalyse ne serait pas seule à supporter ce reproche-là, il toucherait l'ensemble du discours culturel. Il y aurait eu un ensemble de pensées, qui se renverraient peu ou prou les unes aux autres, et de là rupture... La littérature !, a ponctué Albert Maître. Un autre style d'écriture, pour Alain Deniau, qui nous a demandé :

« qu'est-ce qui fait que France Culture donne toutes ces audiences aux conférences d'Onfray ? » Il cognerait les idoles dans une pensée adolescente, s'est-il répondu. Pour Albert, nous aurions tort de penser qu'il n'y aurait que nous. Onfray, un éloge de la masturbation !, a lancé Serge Vallon. Une jouissance solipsiste !, a-t-il poursuivi, évoquant le dernier texte de Jacques Nassif, sur Bataille entre Freud et Lacan, et les questions de jouissance et de souveraineté.

Alain Deniau a constaté qu'il était difficile dans notre fin de conversation de continuer de rebondir, remarquant cependant que la psychanalyse participerait du style global d'une société, mais qu'en même temps, il lui faudrait tenir l'indiscernable de l'objet *a*, le point de réel qui percuterait au-delà d'une psychanalyse, même bien conduite – pour autant qu'elle puisse l'être –, au risque sinon de glisser dans le culturalisme. Françoise Petitot a protesté : « Je ne suis pas culturaliste ! J'ai pas dit ça ! ».

Pour Alain, les véritables artistes – pour autant qu'ils puissent l'être – nous anticiperaient. Il a alors convoqué, par ma propre voix, Anish Kapoor, plasticien contemporain britannique, né à Mumbai (Bombay) en 1954, que ce soit au travers de son installation *Léviathan*, dans la nef du Grand Palais à Paris, pour le *Monumenta 2011*, ou de sa tour sculpture monumentale, *Orbit*, érigée en 2012 à l'occasion des J.O. de Londres.

Michèle Skierkowski a conclu en prenant acte de désir que nous aurions de poursuivre. Quant aux modalités pratiques – date, thème, lieu, etc...-, elle nous a dit ne pas se faire trop de soucis. Nous nous étions quittés en septembre dernier sans les fixer, ce qui ne nous avait pas empêchés de nous retrouver en mars... Les associations continueraient de se parler !

Je quittais la salle avec une certaine perplexité, que l'on qualifie généralement, faiblement, d'anxieuse. Me revenait cette tâche désespérée et pourtant nécessaire de tenir les deux bouts, de faire le grand écart des paradoxes, de soutenir les apories des discontinuités dans les continuités et leur vice-versa.

Le traintrain du tram, qui me conduisait chez moi, me ramenait en pensées à l'Institut médicalisé « les IV seigneurs », quelque neuf ans plus tôt, plus précisément le vingt-deux novembre 2003. J'y avais connu le bonheur d'y assister au séminaire de François Balmès. Dans l'après-midi de ce samedi, il avait intitulé son propos : « Le réel, est-ce que ça marche... ? ».

Il nous y fit reparcourir, entre autres, *La troisième*, en nous y montrant un Lacan s'efforçant à la façon des théologiens de tenir les deux bouts de la chaîne, c'est-à-dire deux postulats rendus égale-

ment nécessaires par des pans entiers de la doctrine et qui sont pour autant contradictoires. Pour Bossuet, les deux bouts de la chaîne, c'étaient l'omniscience divine et la liberté humaine. Toute l'histoire du christianisme est dans l'impasse de cette géniale contradiction : Dieu sait tout (d'avance), mais nous sommes libres.

Pour le Lacan de *La troisième*, le réel qui fonctionne est impliqué par toute forme de rationalisme, et le réel discordant, obstacle, qui ne fonctionne pas, est impliqué par le symptôme. Je ne poursuivais pas avec le nouveau renversement opéré par Lacan, entre la réalité et « son » réel, trois semaines après *La troisième*, au cours de la séance du 13 avril 1976 de son Séminaire XXIII, sur *Le sinthome*. J'étais arrivé à mon terminus...

En descendant du tram, je me demandais si le temps n'était pas venu de faire prendre le caillé, où nous tentions, tout aussi désespérément que nécessairement, d'écrire sur ce quoi l'on ne peut pas céder et ce sur quoi l'on peut s'aider, et si oui, que faire, alors, du petit laid, qui ne manquerait pas d'en accoucher, voire d'en avorter ?

Aujourd'hui, je « nous » me le demande encorps...

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau le lez,

le samedi six octobre 2012.

Au revoir Henry Bauchau

Claire Colombier

Celui qui se disait « psychanalyste par nécessité » et « écrivain par espérance », qui à la fin de son journal *Passage de la Bonne Graine* (1997 – 2001) célébrait « la fête de l'existence, ce don qui lui est encore accordé », s'est éteint dans la nuit du 20 au 21 septembre 2012, à Louveciennes, où il s'était retiré il y a quelques 7 années.

Après y avoir vécu et exercé comme analyste, il avait quitté ce « passage de la Bonne Graine », situé dans le 12^{ème} arrondissement de Paris, n'ayant plus la possibilité de vivre de manière indépendante. Entouré, secondé, il a continué son travail d'écriture jusqu'au bout, puisqu'un dernier livre va sortir en octobre chez Actes Sud. Il est consacré à Pierre Jean – Jouve et Blanche Reverchon – Jouve qui a été une de ses analystes, celle qu'il nome la Sybille. Etaient parus également chez Actes –Sud, en avril 2012, un récit (son premier récit) *Temps du rêve*, et en novembre 2011, un roman *L'enfant rieur* ainsi qu'un recueil de poèmes intitulé *Tentatives de louange* (collection *Le souffle de l'esprit*).

L'enfant rieur est un roman dicté, élaboré à partir de souvenirs personnels, de l'enfance à la rencontre avec sa seconde femme Laure, intéressant à un premier niveau pour qui a quelque intérêt pour l'homme Bauchau. Mais on se prend à penser à la lecture de ce récit qu'il y a en chacun de nous un « enfant rieur » que la vie a empêché, sinon tué, et qu'il faut de longues années pour un jour retrouver la « flamme » qui alimentait ce rire, Et on ne le retrouve que « par éclairs », souvent juste au moment où la fatigue morale nous donnerait envie de renoncer.

Henry Bauchau n'a pas eu beaucoup de reconnaissance médiatique, si l'on excepte ce Prix du Livre Inter en 2008 pour *Le Boulevard périphérique*. Pourquoi pour ce livre là ? Certes, ce roman réunit les deux « courants » de son œuvre, romanesque et autobiographique, certes il y a des passages magnifiques, notamment celui où les femmes se dressent « entre les hommes », entre les Allemands et « leurs » hommes, les prisonniers français, et arrêtent ce qui aurait sans doute été un massacre.

Mais le plus beau texte, celui qui se lit et se relit, n'est-ce pas, dans sa fulgurance, le deuxième volet de la trilogie thébaine, *Diotime et les lions*, récit qui devait au départ être un chapitre d'Antigone, mais dont l'importance et l'intensité ont conduit l'auteur

à en faire un récit à part. Un texte essentiel sur le féminin et la transmission.

Je terminerai en laissant la parole à Henry Bauchau :

Eclaire ne connaît pas l'ego,
Eclaire, éclosion de la vie dans la vie
Initiation toujours en chemin de se faire

(Extrait du poème *ECLAIRES*
AURORE, *Tentatives de louange*, Actes Sud)

Vous pourrez d'ailleurs (ré)écouter sur France Culture.fr les émissions d'A voix nue qui lui ont été consacrées

<http://www.franceculture.fr/emission-a-voix-nue>

Il y a également un site :
<http://bauchau.fltr.ucl.ac.be/>

Parutions



Le livre des poupées qui parlent.
Jacques Nassif
Editions E.M.E.

Quatrième de couverture : « Pinocchio, Frankenstein, l'Ève future... Toutes des poupées qui parlent, nées de l'imaginaire inouï d'auteurs qui ont précédé l'invention freudienne. Ne rencontrons-nous pas de nos jours de plus en plus d'incarnations de ces poupées ? C'est la thèse de Jacques Nassif. À la lumière de l'intuition des romantiques allemands concernant la « mandragore », le « golem » ou le « fantôme », qui permettent d'élever la Poupée au rang de concept, il réinvente le discours de la psychanalyse, en entraînant le lecteur à travers des histoires passionnantes. Tour à tour conteur, détective, traducteur, philosophe et psychanalyste, l'auteur parvient à se laisser impliquer par la lecture de textes comme *L'invention de Morel* ou *Les Hortenses*, obtenant un repérage innovant de l'expérience de la psychanalyse, ce qui lui permet d'éclairer les affres contemporaines de l'amour et du désir. »

Il était une fois...

Comment transmettre la psychanalyse ?

Michèle Skierkowski

La question n'est pas d'aujourd'hui. Comment transmettre une expérience, qui à ce titre ne peut que s'effectuer, se faire... Notre rapport au savoir analytique est marqué d'un certain embarras ; d'un côté, nous tenons que chaque cure doit s'aborder sans préjuger de ce qui pourra en advenir, sans catégorie qui nous ferait prévoir à l'avance les coups de la partie qui s'annonce ou viendrait ranger celui ou celle qui nous convoque dans cette expérience à l'enseigne de « Pernepsy ». Mais d'un autre côté, comment se passer de toute élaboration théorique ? Alors, de quelle manière mettre en tension ce qui s'effectue dans une analyse et la manière dont nous pouvons en rendre compte ?

Comment transmettre sans pour autant fabriquer un savoir qui viendrait s'ajouter à la pile des savoirs déjà constitués et qu'une vie entière ne suffirait plus de nos jours à consulter ?

Comment inventer aujourd'hui une clinique psychanalytique à partir de ce qui est opérant dans les cures ?

C'est peut-être dans la manière dont on parle, dont on écrit, que quelque chose de l'ordre d'une transmission peut s'effectuer. Le livre de Jacques Nassif est en ce sens l'illustration de cette orientation : « Il va s'agir de parler [...] de ce qui se passe quand deux sujets lancent la partie d'une analyse. »

Le titre du livre, *Le livre des poupées qui parlent*, indique déjà le nouage entre lecture, parole, et écriture, fils tressés tout au long de cet ouvrage.

Comment parler de ce qui se passe... ? Le chemin que nous propose Jacques Nassif passe par la lecture, non pas de textes psychanalytiques, mais de contes qui ont comme point commun de mettre en scène ce qu'il rassemble sous la notion de « poupée ». Une première partie du livre est consacrée à

des contes¹ qui mettent en scène les rapports entre les créatures et leur créateur, et posent la question de la parole.

De quelle consistance doit être la parole pour qu'elle fasse d'une créature, faite de bric et de broc, un humain, un sujet. La chose n'est pas si aisée que cela. Il ne suffit pas d'être pris dans le rapport spéculaire pour qu'il y est de l'humain. La question du tiers et de ses conséquences sera ainsi posée dans ces premiers chapitres.

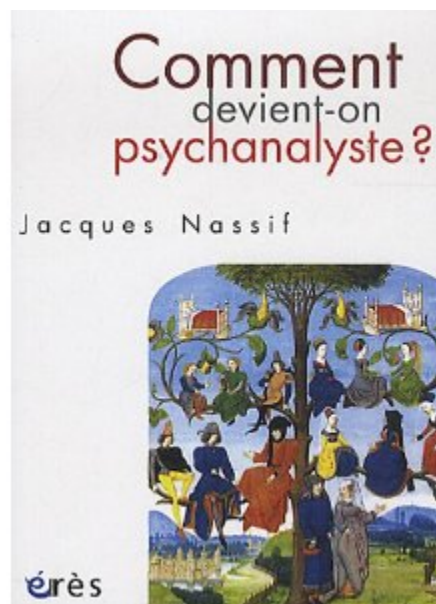
La question de la « partie analytique » quant à elle, trouve son point d'orgue dans la lecture du conte *L'invention de Morel* de Adolfo Bioy Casares, à travers lequel J. Nassif s'attache à montrer comment le dispositif d'écriture qui y est mis en place peut être pris comme un équivalent de la pratique analytique.

Puis l'auteur, dans une seconde partie, se fait lecteur d'une autre série de contes², et donc nous raconte des histoires de mandragores, de fantômes et de golems – qui vont lui permettre de mettre à jour les catégories structurales de la « poupée » qui va ainsi être promue au rang de concept opérant pour rendre compte de ce qui se passe dans une analyse. La lecture du livre *Les hortenses*, de Felizberto Hernandez amènera J. Nassif à compléter la thèse de la première partie du livre : « ni le miroir ni le regard de l'autre ne suffisent à expliquer à eux seuls l'aliénation subjective »³ par deux conditions supplémentaires et nécessaires pour en rendre compte...

¹ Tels « *Le conte d'hiver* de W. Shakespeare, de « *Frankenstein* ou le *Prométhée moderne* de Mary Shelley, *L'Eve future* » de Villiers de l'Isle Adam...

² E.T.A. Hoffmann, *le petit Zachée*, Frédéric de la Motte-Fouqué *La mandragore*, et Achim von Arnim *Isabelle d'Égypte*.

³ Cherchant l'histoire de ce terme de « poupée », j'ai trouvé bien des choses, curieuses. En voici une : « pupila », diminutif pupa, la poupée. La pupila, c'est la pupille, l'orifice circulaire par lequel pénètre la lumière ; la pupille est l'organe où l'on apparaît par reflet telle une petite poupée – le rapport entre pupila et poupée provient du reflet...



Comment devient-on psychanalyste ?

Jacques Nassif

Editions Erès

Quatrième de couverture : « Entre Genève et Paris, puis à présent entre Rome et Buenos Aires, les questions fusent entre une jeune fille qui voulait devenir psychanalyste, et qui l'est devenue, mais en Amérique Latine, et un psychanalyste, témoin avisé de l'Histoire du mouvement psychanalytique et qui s'essaie à le rester, malgré tous les soubresauts de l'Histoire actuelle et les puissances du refoulement de la psychanalyse qui sont mises en œuvre.

La réédition de ce roman d'initiation épistolaire, où Julie pousse jusque dans ses derniers retranchements un psychanalyste usé sous le harnais en lui posant les questions les plus simples, trouve sa justification dans un épilogue évoquant la situation actuelle de la psychanalyse. Est-il permis ou interdit, dans la France d'aujourd'hui, ou même en Europe, de s'analyser avec quelqu'un qui ne serait pas médecin ni même psychologue ? Et faudra-t-il être dorénavant couvert par l'obtention d'un titre de psychothérapeute pour pouvoir se déclarer psychanalyste ? Un embryon de réponse est ici esquissé en profitant d'un va-et-vient entre la situation de la psychanalyse en Europe et en Argentine. »

Ne me cherchez pas
Jean Philippe Kempf
Editions Amarante

« L'auteur livre ici un roman qui met en scène l'histoire d'un homme confronté au hasard. En effet, flânant dans une librairie, il trouve un journal intime dont la lecture provoque en lui un sentiment d'amour unilatéral. Ce livre permet de comprendre toute la magie des émotions et décrit cet embarras de se sentir parfois incapable de déchiffrer le spectacle de l'inconnu. »



»

LA FAMILLE A LA HALLE SAINT – PIERRE, OCTOBRE 2012

Claire Colombier



MARTINE DELAPLACE

LA FAMILLE, TOUTE UNE HISTOIRE !

EXPOSITION DU 1ER AU 31 OCTOBRE 2012
A LA LIBRAIRIE DE LA HALLE SAINT-PIERRE

VERNISSAGE LE SAMEDI 6 OCTOBRE
DE 10H À MIDI, EN PRÉSENCE DE L'ARTISTE

 LA HALLE SAINT PIERRE
2, RUE RONSARD – 75018 PARIS
M° : ANVERS, ABBESSES
WWW.MARTINEDELAPLACE.COM

LA FAMILLE A LA HALLE SAINT – PIERRE, OCTOBRE 2012

Claire Colombier

Une exposition de Martine Delaplace, à la librairie de La Halle

Le vernissage était aujourd'hui samedi 6 octobre. Martine et ses œuvres nous ont accueillis dans ce très beau lieu, vert et aéré. Nous étions nombreux, et après avoir découvert les œuvres, nous avons pris langue ensemble, autour d'une table par ailleurs bien achalandée.

Dans ce lieu dédié à l'art naïf, Martine nous présente des œuvres où elle se propose de « retrouver

le geste malhabile de l'enfance, quand les grandes personnes sont décidément très grandes »

Pour ce faire, il faut une longue traversée, et ce lâcher – prise au-delà de la maîtrise du geste. C'est le cas dans les œuvres de Martine Delaplace.

Pour ceux qui ne peuvent les voir à Paris, rendez-vous sur le site de Martine, <http://www.martinedelaplace.com/> et pour lire son texte de présentation de l'exposition <http://www.hallesaintpierre.org/category/exposition-de-la-librairie/>

Inter-Associatif Européen de Psychanalyse

Compte rendu de la coordination des 15 et 16 septembre 2012 Paris

Albert Maître

Les délégués des associations membres de l'I-AEP ayant sollicités les bureaux et conseils de leurs associations étaient aptes à prendre position sur la question suivante lors de cette coordination :

« Votre association est-elle d'accord pour contribuer à un conseil juridique en vue d'un dépôt légal de statuts de l'I-AEP (à Bruxelles préférentiellement) ? »

Un premier tour de table a donné 10 associations pour, 5 contre (Espace, Cercle freudien, Ecole Belge, Acte analytique, GPP).

Après débat, les positions ont évolué et finalement 13 associations ont donné leur accord, 2 ont persévéré dans leur refus (Espace et le Cercle Freudien -, pour cette association le délégué compte-tenu d'un changement de bureau en cours ne souhaitait pas engager son association).

L'évolution au cours des débats a donc été intéressante surtout par le fait que la parole a fait avancer les choses et qu'il s'est révélé que ceux qui avaient manifesté leur opposition se sont sentis en marge d'un mouvement et ont, dans un deuxième temps, manifesté leur intérêt pour l'I-AEP, quelques griefs qu'on puisse faire à son fonctionnement.

L'autre point important fut la fixation du calendrier des séminaires à venir :

Séminaire de **décembre 2012** à Paris organisé par Psychanalyse Actuelle sur : « La Psychanalyse et le juridique ».

Séminaire de **juin 2013** à Ravenne dans la mesure où Alexandra Guerra viendra à la prochaine coordination pour en préciser l'organisation.

Séminaire de **décembre 2013** à Avignon organisé par le Point de Capiton sur « Psychanalyse et politique »

Séminaire de **juin 2014** à Paris, organisé par Errata sur « L'éthique de la psychanalyse ».

Le dernier point concernait le site de l'I-AEP sur lequel nous n'avons pas pu avancer, Guy Mertens étant absent.

La prochaine coordination de l'Inter-associatif Européen de Psychanalyse aura lieu **les 17 et 18 novembre 2012** à Paris (le samedi de 9h30 à 17 heures) et le dimanche matin de 10h à 12h30). (Le lieu et l'ordre du jour seront précisés dès que possible).

Compte-rendu de la réunion du CLG 2012

20 et 21 juin 2012

Porto Alegre

**Frédéric de Rivoyre
Michèle Skierkowski**

La réunion s'est tenue au siège de l'association AP-POA (Associação Psicanalítica de Porto Alegre).

L'ordre du jour était le suivant :

- Quorum
- Confirmation des noms des délégués des institutions présentes.
- Entrée de nouvelles institutions à Convergencia.
- Lecture des résolutions du CLG Buenos Aires 2011.
- FID, Trésorerie.
- Réunions du CLG et participation par téléconférence des institutions n'ayant pas pu être présentes de par leurs délégués.
- VI Congrès (Strasbourg)
- Proposition concernant le DSM 5, présentée par Espace Analytique.
- Autres points proposés par des associations : la situation italienne (CCAF)

20 juin 2012 : matinée (*je n'étais pas présente la première matinée, mais voici les informations que j'ai recueillies dès mon arrivée*)

Le quorum est atteint : 32 institutions présentes ou représentées.

Entrées de nouvelles associations à Convergencia :

- La Escuela Freudiana de Mar del Plata, qui a réalisé le travail d'entrée à Convergencia avec les associations suivantes : EFA, EFBA et l'EFLA, est maintenant une association membre de Convergencia.
- La Fondation Européenne (représentée par G. Pommier) demande son admission à Convergencia. La discussion a porté sur le fait que la FE était membre de Convergencia antérieurement et n'avait plus ni participé ni payé les cotisations. G. Pommier a expliqué que la FE s'était dissoute et qu'il s'agissait donc d'une nouvelle association qui à ce titre pouvait demander son admission sans avoir à régler les cotisations de l'ancienne.

A l'issue des discussions, il a été décidé que la Fédération Européenne pouvait faire sa demande et entrer dans le dispositif prévu à cet effet.

Rappel du dispositif : « l'association demandante choisit 3 institutions auxquelles elle adresse sa demande de travail d'entrée et celles-ci acceptent ou pas.

La Fondation Européenne, (G. Pommier), fera connaître le nom des associations qu'elle choisit pour faire ce travail à la rentrée de septembre à Paris. Il faut ensuite que ces indications soient données à la FID. »

Après-midi du 20 juin 2012 :

Préparation du VI Congrès de Convergencia

Le VI congrès de Convergencia aura lieu en 2015. On rappelle le principe de l'alternance entre l'Amérique Latine et l'Europe pour les CEG et le Congrès de Convergencia. Il apparaît d'autant plus important que cela ait lieu en Europe, compte tenu des questions politiques et des mises en cause de la psychanalyse laïque en France et en Italie.

Donc, ce sera en Europe, mais dans quelle ville ? Il avait été envisagé antérieurement que la CEG de 2013 se tienne en novembre à Strasbourg ainsi que le congrès de 2015. Mais les strasbourgeois n'ont à ce moment toujours pas répondu au mail envoyé par R. Lew. [*D'après les dernières nouvelles, les strasbourgeois se seraient retirés du projet.*]

Une autre option se dessine alors : en France et à Paris.

La discussion s'engage autour de cette nouvelle option. S'il paraît évident que la CEG de 2013, et le VI congrès de 2015 se tiennent en Europe, les délégué(e)s des associations manifestent leurs interrogations quant à la réalisation de ces projets en France.

G. Pommier (Fondation Européenne) soutient la position que pour organiser un tel congrès, les grandes associations – grandes eu égard à leur nombre- sont mieux placées [du fait de leur moyens

techniques, logistiques et du nombre de personnes qui peuvent s'investir dans un tel projet). Il évoque Espace Analytique.

Une discussion très vive s'instaure alors à l'issue de laquelle un consensus se dessine pour affirmer que l'organisation de la CEG et du VI Congrès de Convergencia revient au Comité de Liaison Français. On fait référence à des congrès antérieurs, préparés par 4 ou 5 personnes pour souligner que la réalisation d'un tel projet nécessite un fort investissement qui n'est pas lié forcément au nombre.

Comment faire un congrès à partir du Comité de Liaison Français ? Les collègues brésiliens et argentins demandent alors quelle est la situation du CLF ? Dans quelle situation politique se trouve-t-il ? Quelles institutions formeront la commission nécessaire pour mener à bien ces projets ?

Conclusion :

La CLG de 2013 aura lieu à Paris et l'organisation en revient au CLF. Mais on attend septembre pour savoir si c'est possible en France ou pas, compte-tenu des difficultés du CLF. Quant au Congrès de 2015, le dispositif du congrès est du ressort de la réunion de la CLG.

21 juin 2012 : 34 associations présentes ou représentées.

Discussions autour des thèmes qui pourraient être proposés pour le congrès.

- « La clinique psychanalytique ».
 - « Transfert, pulsion, inconscient ».
 - « Différence entre psychanalyse et psychothérapie, ou « En quoi se différencient la psychanalyse et la psychothérapie ? ». Un collègue argentin souligne que les psychologues disent qu'eux aussi traitent par la parole et qu'ils ont des résultats, or entre psychanalyse et psychothérapie, il y a une différence de structure, et il faudrait préciser cette différence.
 - « Les résultats cliniques, politiques et sociaux du traitement par la parole ».
- Le terme « résultat » est longuement commenté, dans les significations qu'il induit. Le terme n'a pas les mêmes connotations selon les langues, « résultat » faisant surgir le terme « d'expert », « parole d'expert », pour les uns, alors que pour d'autres il peut être entendu comme les effets du discours, la dimension du sujet comme effet.
- « Psychanalyse et psychothérapie et leurs résultats cliniques, leur différence (ou leurs différences ?) ».
 - « Écriture et transmission ».
 - « Sujet et vérité dans l'expérience analytique ».

Pour certain(e)s délégué(e)s le thème devrait être en lien avec la politique actuelle de Convergencia, comme mouvement : « Convergencia et la politique dans le monde ».

Motion présentée par Gérard Pommier, représentant d'Espace Analytique, concernant l'initiative contre le DSM qui devrait être présentée à l'OMS.

Ce document a été jusqu'à présent signé par : Ali, SPF, ECF (Miller), les Forums (C. Soler), Analyse Freudienne, les CMPP (fédération (?) des CMPP), et deux syndicats de psychiatres en discuteraient actuellement.

Dans le débat qui suit diverses possibilités sont évoquées :

Ce texte est-il proposé à la signature en l'état ou peut-il être modifié ?

Certains points apparaissent très questionnant et pour le moins ambigus pour certaines associations (CCAF, Dimensions, Mayeutica). Dans un des paragraphes, par exemple, il est proposé l'établissement d'une nouvelle classification, élaborée dans une commission regroupant des psychologues, des psychiatres et des psychanalystes.

G. Pommier explique qu'il ne s'agit pas de faire une nouvelle nomenclature mais de lutter contre l'hégémonie du DSM, de favoriser les nomenclatures locales, sachant que la classification freudienne (névrose –psychose-perversion) est, en tant que telle, suffisante. Sur la question de la commission qui va discuter d'autres classifications, et la nécessité que des psychanalystes y participent ou pas, il considère que ce serait pour éviter une classification qui irait à contrario (*de la classification freudienne ?*).

Le débat porte alors sur l'intérêt de cette commission. Comment pourrait-elle installer une autre logique, (que celle des classifications), prise elle-même d'emblée dans la même logique. Ce qui serait souhaitable, c'est une autre pratique.

René Lew propose que toutes les associations élaborent en commun un texte directif pour la CEG de 2013 donnant la position des 38 associations.

Mais les collègues soulignent qu'il y a déjà eu lors de la CEG de 2011 un large débat sur cette question, qui fait retour aujourd'hui et que la majorité des associations n'ont pas envie de la reporter encore une fois.

Compte tenu du fait que le texte ne peut être modifié, et du désaccord de plusieurs associations sur certains points qui y figurent, une signature globale de la Convergencia ne sera pas retenue.

Luciano Elia souligne la nécessité d'un acte politique : approuver aujourd'hui ce document qui pourrait servir de base et donner lieu à un travail. Quelqu'un remarque alors, que ce serait le seul point sur lequel nous serions d'accord avec l'ALI, l'ECF, les Forums, etc. (*ironique ou pas ?*).

Une signature association par association est alors proposée.

Un texte d'accompagnement est élaboré afin de permettre à chaque association de signer ou pas la pétition anti DSM qui sera présentée à l'OMS : « les associations ci-dessous signataires soutiennent et donnent leur accord pour cette pétition ».

Sont signataires : les 26 associations suivantes :

Analyse Freudienne

APPOA – Associação Psicanalítica de Porto Alegre

Après-Coup Psychoanalytic Association

Círculo Psicoanalítico Freudiano

Colégio de Psicanálise da Bahia

Corpo Freudiano Escola de Psicanálise

Escola Lacaniana de Psicanálise do Rio de Janeiro

Escuela de Psicoanálisis de Tucumán

Escuela Freud Lacan de La Plata

Escuela de Psicoanálisis Lacaniano

Escuela de Psicoanálisis Sigmund Freud de Rosario

Escuela Freudiana de Buenos Aires

Escuela Freudiana de la Argentina

Escuela Freudiana de Mar del Plata

Espace Analytique

Espaco Psicanalise

Grupo de Psicoanálisis de Tucumán

Intersecção Psicanalítica do Brasil

Laço Analítico Escola de Psicanalise

Lazos, Institución Psicoanalítica

Mayéutica Institución Psicoanalítica

Nodi Freudiani

Psychanalyse Actuelle

Praxis Lacaniana Formação em Escola

TRIEB, Institución Psicoanalítica

Triempo, Institución Psicoanalítica

3 associations n'ont pas signé le document tel qu'il était présenté (CCAF, Dimensions de la psychanalyse, Lettra, institucion psicoanalitica) et 4/5 se sont abstenues (Cercle Freudien, Mayeutica Florianopolis IP, (*il me manque les noms des autres associations*)).

Dernier point de la journée : La situation des collègues en Italie présentée par les CCAF.

Présentation de la situation italienne dans laquelle des collègues sont actuellement condamnés à des peines de prison (sursis) et à des amendes importantes pour avoir pratiqué la psychanalyse sans être ni médecin, ni psychologue, ni inscrit en tant que psychothérapeute. Les collègues du Manifesto pour la difesa de la psicanalisi demandent à Convergencia, comme ils le demandent à toutes les associations européennes, une déclaration sur la psychanalyse laïque afin de faire état de ces positions lors du recours qu'ils vont engager auprès de la Commission Européenne.

Suite à la discussion, la décision est prise de soutenir les psychanalystes italiens, par une adhésion au Manifesto via le site, et par une déclaration.

Le texte rédigé et approuvé est le suivant:

« Les institutions membres de Convergencia, Mouvement Lacanien pour la Psychanalyse Freudienne, réunies lors du Comité de Liaison Général en la ville de Porto Alegre, Brésil, les 21 et 22 Juin 2012, déclarent qu'il n'est pas exigible d'avoir le titre de médecin ou de psychologue pour exercer la pratique psychanalytique, mais la formation de psychanalyste. Elles considèrent aussi que l'État ne doit pas intervenir pour régler la pratique de la psychanalyse. »

Compte-rendu rédigé par Michèle Skierkowski (CCAF) et Frédéric de Rivoyre (Espace Analytique)

Compte-rendu de la réunion du Comité de Liaison Français 2 octobre 2012

Frédéric Nathan-Murat

Présents : Analyse Freudienne, CCAF, Cercle Freudien, Dimensions, Insistance

Absents : Espace, FEDEPSY, Psychanalyse Actuelle

-Tirage au sort

Les 2 associations qui tiendront le secrétariat pour l'année 2012/2013 sont : Le Cercle Freudien et FEDEPSY

- Report des dates du colloque

En raison du Séminaire de l'Inter Associatif qui a lieu tous les ans le premier week-end de juin, les dates du 1er et 2 juin qui avaient été retenues pour le colloque de Convergencia à Paris en 2013, doivent être changées.

Nous sommes d'accord pour maintenir le CLG les 29 et 30 mai et pour proposer une journée d'étude le mercredi 28 mai (colloque réduit à une seule journée puisqu'en semaine).

Les points principaux de l'ordre du jour étant réglés, la séance est levée à 21H40.

Frédéric Nathan Murat, arrivé à 21h45, est compté parmi les présents.

Bloc-notes

*Le prochain **Courrier** paraîtra
En janvier 2013*

Michele.skierkowski@free.fr

*Nous accueillons Michel Lehmann (Grenoble) et Marie Diebler (Paris) : membres des CCAF
et deux correspondant(e)s :
Marie Deslandes et André Laviolette.*

*Le **Courrier des CCAF** paraîtra avant chacun de
nos temps institutionnels – (Assemblées générales
ou journées). Dans l'intervalle, informations et
autres vous parviendront par newsletter.
MS*

Annuaire des membres de l'Association

Octobre 2012

Mme ABECASSIS Geneviève

1469, rue de Las Sorbes Bât. A 34070 Montpellier
Tél. : 04 67 45 49 26
Tél. Mobile : 06 82 58 45 36
E-mail : abecassis.genevieve@numericable.fr

Mme ALLIER Danielle

Prof. : 223 C, rue du Triolet., 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 17 85
E-mail : d.allier@wanadoo.fr

M. AMESTOY Christophe

Prof. : 35, rue Debelleyne
75003 Paris
tel. : 01 42 78 31 84
Privé : 18, rue des Renouillères Saint Denis 93200
Tél. : 01 42 43 63 70
E-mail : jc.amestoy@cegetel.net

M. BARTHELEMI Michel

Prof. : 22, rue de l'Argenterie, 34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 60 83 34
Tel privé : 04 67 60 98 91
Fax : 04 37 60 74 03
Tél. mobile : 06 20 61 67 15
E-mail : barthelemi.michel@wanadoo.fr

Mme BEAULIEU Agnès

Prof : Le Savot et Les Blaches, 26170 Merindol-les-Oliviers
Tél. : 04 75 28 70 37
Tél. mobile : 06 67 79 64 41
E-mail : beaulieu@wanadoo.fr

Mme BERT Fabienne

1, place Tobie Robatel – 69001 Lyon
Tél. : 04 72 41 08 73
Tél. prof. : 06 23 60 52 96
E-mail : fabienne.bert@laposte.net

Mme BONNEFOY Yvette

48, rue de la Glacière, Bal 03 escalier E
75013 Paris
Tél. : 06 08 99 76 33
E-mail : bonnefoy.yvette@orange.fr

Mme CARRE Isabelle

Prof. : 45, chemin des Grenouilles 38700 La Tronche
Tél. : 04 76 18 22 30
Privé : Mas Montacol
Mas de la rue
38190 La combe de Lancey
Tél. : 06 13 04 65 03
E-mail : isabelledurand68@gmail.com

M. CHOUCAN Pierre

15, rue du Champ du Four
78700 Conflans ST. Honorine
Tél. : 06 07 85 20 24
E-mail : pchouchan@orange.fr

M. CIBLAC Guy

196 bis, rue Ancienne de Montmoreau, 16000 Angoulême
Tél. : 05 45 61 71 61 et 09 61 22 80 93
Tél. mobile : 06 08 40 00 32
E-mail : Ciblac.guy@wanadoo.fr

Mme COLLET Catherine

11, rue Georges Brassens 31200 Toulouse
tél. : 06 14 12 45 88
Prof : 10, rue de Metz -31000 Toulouse
E-mail : collet-aversenq@yahoo.fr

Mme COLLIN Nadine

18, rue Marie Curie 78990 Elancourt
Tel : 01 30 62 41 64
Tél. mobile : 06 07 38 06 41
E-mail : nadinecollin@aol.com

M. DARCHY Jean Michel

Prof. : 2, rue N.D.des sept Douleurs
Résidence "Le bon pasteur" Bât. D 84000 Avignon
Tél. : 04 90 85 67 78
Privé. : 28, rue V. Vangogh 84 310 Morières les Avignon
Tél. : 04 90 31 12 26 - Fax : 04 90 33 51 50
Tél. mobile : 06 14 49 81 30
E-mail : jmdarchy@hotmail.com

Mme DEFRANCE-LEMAY Maryse

84, rue Carnot, 59200 Tourcoing
Tél. : 03 20 25 20 10
E-mail : defrance.maryse@orange.fr

Mme DELAPLACE Martine

Prof. : 58 bd. De Clichy, 75018 Paris
Tél. : 06 62 05 94 49
E-mail : martinedelaplace@gmail.com

M. DELOT Daniel

160. rue de l'Abbé Bonpain, 59800 Lille
Tél. : pof. : 07 60 43 01 02
Tél.privé : 03 20 31 04 27
Fax : 03 21 49 80 10
E-mail : ddelot@nordnet.fr

Mme DENECE Estelle

5, rue Campagne Première, 75014 Paris
Tél. prof. : 01 43 21 11 07
Tél. privé : 01 46 64 22 16
E-mail : estelledenece@aliceadsl.fr

Mme De ROUX Delphine

Prof. : Les Muses 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. : 04 67 72 86 78
E-mail : delphine.deroux@club-internet.fr

M. DESROSIERES Pierre

26, rue des Écoles, 75005 Paris
Tél. prof. : 01 40 51 71 25
E-mail : pierre.desrosieres@laposte.net

M. DIAZ Luc

Le Castelnaud R1 – 23, avenue de la Galline
34170 Castelnaud le Lez
Tél. : 04 67 58 87 00
E-mail : luc.diaz@wanadoo.fr

M. DIDIER Éric

5, rue du Chevalier de la Barre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 30 73
E-mail : lericdidier@yahoo.fr

M. DIDIERLAURENT Michel

Prof. : 17, rue des Minimes, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 19 23 92 - Fax : 04 73 19 23 91
Privé. : 3, place Michel de l'Hospital, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 91 18 88
E-mail : michel.didierlaurent@wanadoo.fr

Mme DIEBLER Marie

31, rue Guy Moquet, 75017 Paris
Tél. : 06 60 15 32 65
E-mail : marie.diebler@wanadoo.fr

Mme DUFRESNOY Isabelle

16, rue des Lices – 41000 Blois
Tél. : 02 54 58 82 56
Tél. mobile : 06 81 55 50 34
E-mail : isabelle.dufresnoy@gmail.com

Mme FRANCHISSEUR Marie-Françoise

Le Sévigné, 114, avenue de Royat, 63400 Chamalières Royat
Tél. : 04 73 35 88 28
E-mail : franchisseur@wanadoo.fr

M. GENIN Yves
22, rue de Bellechasse, 75007 Paris
Tél. : 01 47 05 28 59
E-mail : yv.genin@orange.fr

Mme HERAIL Claudine
4 rue des Roches rouges
34 080 Montpellier
Tél. : 04 67 03 38 09
E-mail : claudine.herail@club-internet.fr

M. HOLTZER Jean-Pierre
Prof. : Les Muses, 24, rue de la cavalerie
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 70 63 21
Tél. : 06 78 30 98 34
E-mail : jean-pierre.holtzer@wanadoo.fr

Mme IBANEZ-MARQUEZ Lucia
Prof. : Palazzo Del Rialto 207, 8 rue des Consuls Port Ariane,
34970 Lattes
Tél. : 04 67 15 35 62
E-mail : lucia.ibanezm@free.fr

Mme JAEGER Anne
300, chemin de Barroux
84810 Aubignan
Tél. mobile : 06 09 59 07 63
E-mail : ajzepeda@wanadoo.fr

M. KEMPF Jean-Philippe
11, rue Simon Derevre, 75018 Paris
Tél. : 01 42 55 07 44
Mobile : 06 42 02 78 35
jphkempf@wanadoo.fr

M. LADAS Costas
188. 13d. Jean Mermoz, 94 550 Chevilly-Larue
Tél. prof. : 01 46 61 41 78
Mobile : 06 62 24 61 38
E-mail : c.ladas@orange.fr

Mme LALLIER-MOREAU Dominique
Prof. : DML Pôle de santé rural
Rue Grobois
53 110 Lassay les Châteaux
Tél. : 02 43 03 18 56
Privé : Résidence les Greniers de la Gâtinière
Appt. 10 – 15, bd De la Gâtinière
61 140 Bagnoles de l'Orne
Tél. : 02 33 38 07 99
Portable : 06 65 45 09 58
E-mail : LALLIER-MOREAU@wanadoo.fr

Mme LECLERCQ Françoise
548 rue de Ferin – 59500 Douai
Tél. : 03 27 87 75 26
Tél. mobile : 06 87 60 36 65
E-mail : f.leclercq@cegetel.net

M. LEHMANN Michel
4, rue Wilfrid Kilian
38000 Grenoble
Tél. prof. : 04 76 87 89 04
E-Mail : michel-lehmann@club-internet.fr

M. LEMESIC Peter
19, rue Jules Guesde 34080 Montpellier
Tél. : 04 67 41 48 96
Tél. mobile : 06 65 56 82 35
E-mail : lemesic.peter@orange.fr

Mme LE NORMAND Martine
6, quai des Marans, 71000 Macon
Tél. prof. : 03 85 39 14 45
Mobile : 06 33 60 24 34
E-mail : martine.le.normand@orange.fr

Mme LESBATS -AIMEDIEU- Martine
29 ter, rue Colbert 13140 Miramas
Tél. : 09 71 50 10 42
Prof. : 04 90 50 14 97
Mobile : 06 63 13 28 60
E-mail : aimesieumartine@wanadoo.fr

Mme LE VAGUERESE Dominique,
2, rue Bourbon le Château, 75006 Paris.
Tél. : 01 43 54 89 20.
Mobile : 06 63 14 72 94
E-mail : levaguerese.dominique @neuf.fr

Mme LIOUX Claude
17, Avenue d'Assas – entrée B
34000 Montpellier
Tél. prof. : 04 67 52 40 88
Mobile : 06 82 12 00 06
E-mail : claudie.m.lioux@wanadoo.fr

M. MAÎTRE Albert
Prof. : 23, Bd du Maréchal Leclerc, 38000 Grenoble
Tél. et fax : 04 76 44 22 69
Priv. : 32, route de Saint-Nizier, 38070 Seyssinet
Tél. : 04 76 49 16 60
E-mail : albert.Maître@wanadoo.fr

Mme MARTIN-SAULNIER Janine
20, rue Miguel Mucio, 66000 Perpignan
Tél. : 04 68 55 15 01
E-mail : ja.ma@free.fr

M. MASCLEF Claude
104. 13d. P. Vaillant Couturier 59065 Auberchicourt
Tél. : 03 27 92 65 49
Fax : 03 27 94 09 52
Tél. mobile : 06 99 30 63 28
E-mail : cmasclef@hotmail.com

M. MINOIS Lionel
BP 127 11, Magenta, 98800 Nouméa
E-mail : cminois@offratel.com

Mme MOSSÉ Catherine
121, rue Fontgieve, 63000 Clermont-Ferrand
Tél. : 04 73 37 39 00
E-mail : cathmosse@free.fr

M. NASSIF Jacques
15 bis, rue Roussellet. 75007 Paris
Tél. : 01 43 06 86 21
Fax : 01 43 06 86 54
E-mail : lien@jacquesnassif.com
Doctor Ferran 24 7°-1. 08034 Barcelone
Tél. : 93 204 33 18
Fax : 93 280 60 39

M. ODDOUX Christian
Prof. 1 : 26, rue Lemerrier, 75017 Paris
Tél. prof. 1 : 01 43 87 66 38
Tél. prof. 2 : 03 85 33 21 53
Privé : 2, rue de L'église, 71260 Lugny
Tel. priv. : 03 85 33 00 37
E-mail : christian.oddoux@orange.fr
Site internet : www.oddoux.net

M. PHÉSANS Bertrand

Prof. : 97, boulevard Arago 75014 Paris
Tél. : 01 45 87 21 31
Privé : 27, rue Des laitières 94300 Vincennes
Tél. : 01 48 08 09 42
E-mail : bphesans@teaser.fr

Mme PHILIPPOT Patricia

Prof. 53, rue de Chabrol 75010 Paris
Tel. : 06 60 14 28 59
Privé : 27, quai de l'Oise 75019 Paris
E-mail : patriciaphilippot@yahoo.fr

Mme RHEINBOLD Marie

37, rue Fontaines, 31300 Toulouse
Tél. : 05 61 42 53 60
E-mail : marie.rheinbold@numericable.fr

Mme RIGOLLET Marie-Françoise

Prof. : 17, rue des Rosiers, 89100 Sens
Tél. prof. : 03 86 83 05 44
Privé : 16, rue du Général Leclerc – 89100 Sens
Tél. privé : 03 86 64 47 66
E-mail : mfrigollet@gmail.com

Mme ROOSEN Christine

Tél. : 01 45 59 33 78
E-mail : christineroosen@orange.fr

Mme SELLÈS-LAGORCE Yvette

Prof. : 36, rue Pétoniaud Dubos, 87100 Limoges
Tél. : 05 55 77 48 68
Privé. : 16, rue Pasteur, 87000 Limoges
Tél. et fax : 05 55 79 39 90
E-mail : yvette.selles@sfr.fr

Mme SKIERKOWSKI Michèle

Prof. : 223, rue du Triolet, Bât. C, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 52 22 33
Portable : 06 32 90 46 79
E-mail : michele.skierkowski@free.fr

M. VALLON Serge

106. Quai de Tounis, 31000 Toulouse
Tél. : 05 61 52 03 40
Fax : 05 61 33 10 63
E-mail : serge.vallon@numericable.fr
Vst.cemea@wanadoo.fr

Annuaire des correspondant(e)s de l'Association Octobre 2012

M. ALBISSON Gérard
41 rue Blomet 75015 Paris
01 45 67 28 39

Mme ANCELE Marie-Pierre
5 bis rue de Substantion apt 205
34000 Montpellier
Tel : 06 21 99 31 83
ancelemp@free.fr

Mme BALDANZA Maria Flores
C/ Entença 63 3° 4a
Barcelona 08015
Spain

M. BOURJAC Pascal
81, avenue des minimes
31200 Toulouse

Mme BOENISCH-LESTRADE Marie-Claire
14, résidence du petit Breuil
86000 Poitiers

Mme BRIAL Claudine
17, rue du Mas de Magret
34430 st Jean de Védas

Mme COLOMBANI Margaret
116, rue du Château
75014 Paris
Tel. : 01 43 21 85 75
e-mail : margaret.colombani@wanadoo.fr

Mme COLOMBIER Claire
58, rue de Crimée 75019 Paris
Tél. prof. : 01 43 79 35 27
Mobile : 06 31 93 14 09
E-mail : claire.colombier@dbmail.com

Mme DESLANDES Marie
48 rue Eugène Martin
94120 Fontenay sous-bois
Tél. : 06 62 46 31 38
e-mail : deslandes.marie@bbos.fr

M. DEUTSCH Claude
9, rue des vierges Kerners 56640 Arzon
Tel. : 02 97 53 84 58
e-mail : deutschclaude@neuf.fr

M. EYGUESIER Pierre
Prof. : 32, rue d'Orsel, 75018 Paris
Tél. : 01 42 23 24 13
Privé : 80 rue Ménilmontant 75020 Paris
Tél. et fax : 01 42 59 76 38
E-mail : kliketi@libertysurf.fr
petitecapitale@aliceadsl.fr

M. GALIEN Jérôme
1, Avenue du 8 mai
30220 Aigues-Mortes
Mobile : 06 2253 89 08
E-mail : jerome.galien@laposte.net

Mme GARNIER-DUPRE Jacqueline
3, rue de l'école de médecine
34000 Montpellier

M. LAZAR Gilbert
2, rue de l'orangerie
77184 Emerainville
Tél. : 09 65 03 72 03
E-mail : g.lazar@orange.fr

M. LAVIOLETTE André
8 rue de l'Entrepôt
62600 Berk sur Mer
Tél. 06 81 29 49 34
e-mail : andre.laviolette@voila.fr

M. MASSON André
37, rue Tarin
49100 Angers

Mme PERRIN Maryse
41, rue Robert
31200 Toulouse
06 75 64 08 14
Maryse.perrin.estarlie@wanadoo.fr

M. PRINCÉ Jean
Privé : 26 rue Froide - Ryes - 14 400 Bayeux
Tél. : 02 31 22 32 56
E-mail : prince@tiscali.fr

Mme RAINHO Elisabeth
1 bis, rue du Figuier
34000 Montpellier

M. SALVAIN Patrick
10, rue du Tour Ministre
07200 Aubenas
E-mail : patrick.salvain@orange.fr

M SANTELLI Albert
356, rue Armand-ohlen PK4
98800 Nouméa – Nouvelle-Calédonie
E-mail : albert.santelli@gmail.com

Mme SEYNE Raymonde
22, rue saint-denis Poitiers

Mme SOTTY Annie
100, rue Guillaume Fouace 50760 Reville
Tel : 02 33 53 38 54
E-mail : sotty.annie@wanadoo.fr

Mme WILDER Françoise
227, chemin du Réservoir de Montmaur. 34090 Montpellier
Tél: 04 67 61 98 87
Tél. mobile : 06 61 14 76 97
E-mail : francoise.wilder@orange.fr

M. WILDER Sean
227, chemin du Réservoir de Montmaur, 34090 Montpellier
Tél. : 04 67 61 98 87
Tél. prof : 06 40 96 03 19
E-mail : sean.wilder@orange.fr

Agenda

Coordination de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse
17 et 18 novembre 2012 (lieu non précisé à ce jour).

Rencontre débat avec Eric Didier ;

Autour de son livre : « *Moi je laisse faire, je regarde les étincelles* »
De 9h30 à 13h.

Enclos Saint François 18bis Avenue de Castelnaud - Montpellier
Samedi 24 novembre 2012

Séminaire Inter-Associatif Européen de Psychanalyse
1 et 2 décembre 2012 : La psychanalyse et le juridique

Dispositif sur la pratique : retour au cartel d'adresse
19 janvier 2013 à Paris de 9h30 à 12h30

Assemblée générale statutaire des CCAF

19 (de 14h à 18 heures) et 20 janvier 2013, à Paris

Maison des Associations
1-3 rue Frédérick Lemaître
75020 Paris
Métro Jourdain

Coordination de l'Inter-Associatif Européen de Psychanalyse
2 et 3 février 2013

Rencontre avec Jean Allouch à Montpellier
9 et 10 février 2013

Journée des Cartels en Avignon : 23 mars 2013
de 9h30 à 17 heures.

Dispositif sur la pratique : retour du cartel d'adresse
24 mars 2013 en Avignon de 9h30 à 12h30.

Coordination de l'I-AEP
Mai 2013

Séminaire I-AEP à Ravena Italie (à confirmer)
2 et 3 juin 2013 :

Assemblée générale des CCAF
15 et 16 juin 2013

Séminaire des CCAF à Lille
Octobre 2013 (date à préciser).